CHEF-D'OEUVRES DRAMATIQUES DE CAMPISTRON

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE CAMPISTRON.

23712

TOME SECOND.

A PARIS.

1791.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Andronic, Tragédie, précédée de l'Epître dédicatoire, de la Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Tiridate, Tragédie, précédée de la Préface, d'une Note des Rédacteurs et Editeurs, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE,

DE CAMPISTRON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 8 Février 1685.

PERSONNAGES.

COLOJEAN PALEOLOGUE, Empereur de Grece.

IRÈNE, fille de l'Empereur de Trébisonde, et femme de l'Empereur.

ANDRONIC, fils de l'Empereur.

LÉON,
MARCÈNE, } Ministres d'Etat.

LÉONCE, Envoyé des Bulrgares auprès de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irène.

NARCÉE, Confidente d'Irène.

MARTIAN, confident d'Andronic.

ASPAR,
GÉLAS, } Officiers des Gardes de l'Empereur.

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

La Scene est à Constantinople, autrefois Byzance, dans le Palais de l'Empereur.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

Je vous offre cette Tragédie parce qu'elle doit son mérite et son succès à votre seule approbation. Le Public a réglé, avec soumission et avec plaisir, son jugement sur le vôtre, et les larmes dont vous avez honoré le déplorable sort d'Andronic ont été suivies de celles de tout Paris. Quel bonheur pour moi d'avoir mis au jour un Ouvrage qui ne vous ait pas déplu ! et quelle joie pour les Auteurs Tragiques d'apprendre que vous vous laissez attendrir par la représentation de leurs Poëmes ! Mais, MADAME, ces

mouvemens généreux et cette noble pitié que ces spectacles inspirent aux belles ames ne font pas tout le plaisir que le Théatre vous donne. Vous en goûtez, sans doute, un plus agréable et plus glorieux en comparant votre destinée à celle de ces illustres infortunés que la scene expose à vos yeux. Vous trouvez d'abord que toutes leurs disgraces ont été causées ou par la persécution de la fortune, ou par la tyrannie de leurs passions, et vous voyez en même tems que vous êtes pour jamais à couvert de ces deux sortes de malheurs. Fille de Louis-le-Grand, *la fortune ne peut vous nuire : elle respecte tout ce qu'il aime, et semble prévenir ses moindres desirs ; ou plutôt elle cede à la prudence et à la valeur de cet adorable Monarque. Pour les passions, on sait que vous ne les connoissez que chez les autres ; ou que si votre cœur est sensible à quelques-unes, elles sont véritablement des vertus. Aussi l'Europe vous regarde comme le modele des Princesses qu'elle éleve. Heu-*

reuses celles qui profiteront de vos exemples, et plus heureux moi-même si je puis un jour dépeindre une héroïne en qui la France reconnoisse quelques-uns de vos traits !

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
CAMPISTRON.

PRÉFACE.

JE conçus la premiere idée de ce sujet sur une Histoire moderne (1), écrite par M. l'Abbé de Saint-Réal, et qui a été pendant plusieurs années entre les mains de tout le monde. Mais comme, par des raisons invincibles, je ne pouvois pas mettre sur la scene les personnages de M. de Saint-Réal sous leurs véritables noms, je fus obligé de chercher ailleurs quelque événement qui ressemblât à celui qu'il avoit traité. Je trouvai heureusement ce que je cherchois dans l'Histoire de Constantinople. Les caracteres de Callo-Jean, d'Andronic et d'Irène sont les mêmes que M. de Saint-Réal a donnés à ceux dont il a parlé; et les faits des deux Histoires sont conformes dans toutes leurs circonstances. La seule différence qu'on y trouve, c'est que Callo-Jean ne fit pas mourir son fils : il se contenta de lui faire

(1) *D. Carlos, Histoire Espagnole.*

crever les yeux avec du vinaigre brûlant, supplice ordinaire des Princes de l'Empire d'Orient. Au reste, l'éloge que j'ai fait d'Alexis, pere de Callo-Jean, n'est point sans fondement. Ce fut un très-grand Empereur, et la Princesse Irène, sa fille, la Sapho de son siecle, a composé un Poëme à sa louange, qu'on a regardé comme un chef-d'œuvre.

Le succès de cette Tragédie fut aussi heureux à la Cour et à la Ville qu'aucun qu'il y ait jamais eu ; et il se passa même pendant les premieres représentations des choses si avantageuses pour moi qu'il ne me convient pas de les rapporter.

Ce succès a été si grand qu'il auroit pu me persuader que j'ai fait une Piece parfaite, si j'avois été plus vain que je ne suis. Mais, bien loin de le penser, j'avoue, de bonne foi, qu'il y a plusieurs défauts. Ainsi j'attribue sa réussite autant à la beauté du sujet et à l'adresse des Acteurs qu'à mes vers et à mes pensées. Le sujet est le plus touchant et le plus singulier qui ait jamais été traité, et Messieurs les Comédiens se sont surpassés dans la représentation de cette Piece ; tous les caracteres en ont été admirablement

bien remplis. Irène a fait verser des larmes à tous ceux qui l'ont entendue ; mais M. Baron s'est élevé au-dessus de lui-même. (1) Il a trouvé l'art de rendre tous les jours son rôle nouveau par les différentes manieres dont il l'a joué. Il y a découvert et fait sentir des beautés que je n'y connoissois pas moi-même. Enfin, il a fait ce que ces Acteurs que la Grece a tant vantés auroient eu bien de la peine à faire.

---

(1) Dans le rôle d'Andronic.

SUJET D'ANDRONIC.

IRÈNE, fille de l'Empereur de Trébisonde, a été conduite dans les États de Callo-Jean, Paléologue, Empereur de Grece, pour épouser Andronic, son fils, qu'elle aime et dont elle est aimée. Callo-Jean, épris, lui-même, des charmes de cette Princesse, a demandé sa main et l'a obtenue. Andronic, que ce mariage a privé de toute espérance, ne peut cependant étouffer sa passion pour Irène. Mais il connoît la jalousie de son pere; il craint de ne pouvoir cacher longtems sa flamme, en restant exposé davantage au danger de revoir Irène. Il témoigne le desir de quitter la Cour et de suivre Léonce, envoyé des Bulgares, pour appaiser ces Peuples, soulevés contre son pere. Léon et Marcène, Ministres de l'État, intéressés à fomenter la révolte, persuadent à leur maître qu'Andronic ne sollicite un

congé que pour se mettre à la tête des rébelles. L'Empereur croit ses perfides Ministres et refuse à son fils la permission de s'éloigner. Andronic alors prend la résolution de partir, sans l'aveu de son pere; mais il est découvert et arrêté, au moment où son projet va s'exécuter. l'Envoyé de Bulgarie et Martian, confident du Prince, subissent la mort, pour avoir voulu faciliter son évasion. Toute la tendresse d'Irène se réveille, en apprenant le péril que court Andronic, et elle lui écrit une Lettre, pour l'engager à prendre soin de sa vie qui lui est chere. Cette Lettre est interceptée par l'artifice des deux Ministres. Après en avoir informé l'Empereur, ils la font remettre par son ordre à Andronic, dans le dessein de pénétrer ses sentimens secrets. Ce Prince obéit aux volontés d'Irène, qui lui ordonne de vivre, et a une entrevue avec son pere, auquel il demande sa grace. Il essaie en vain de l'émouvoir, et finit par ne plus garder de mesures dans ses plaintes. L'Empereur, qui le croit coupable, ainsi que son épouse, condamne l'une à périr par le poison, et laisse à l'autre le choix de son supplice. Andronic se fait ouvrir les veines dans le bain. Irène

apprend sa mort et s'abandonne au désespoir. Elle prend le poison, mais avant de mourir elle voit l'Empereur, lui fait connoître son innocence et celle d'Andronic, et va expirer ensuite loin de ses yeux, en le laissant en proie aux remords.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ANDRONIC.

DE Visé, dans son *Mercure Galant*, du mois de Février 1685, s'exprime ainsi, en rendant compte de cette Piece, dans sa nouveauté. « Les Comédiens François représentent depuis un mois une Tragédie, intitulée *Andronic*. Cet Ouvrage est le charme de la Cour et de Paris. Il tire les larmes des plus insensibles, et l'on n'a rien vu depuis long-tems qui ait eu un si grand succès. »

« Il ne faut point être surpris de ce succès, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. L'Ouvrage le mérite avec d'autant plus de justice qu'aucun Auteur n'avoit encore si fort approché les inimitables modeles de Messieurs Corneille et Racine. Sans être copie de l'un ou de l'autre, on trouve ici, tout à

la fois, un sujet neuf, grand, intéressant, traité d'une maniere claire et simple, des situations touchantes, variées et ménagées avec beaucoup d'art; des portraits bien faits et une conduite admirable. Tous les personnages se rapportent au principal; on ne le perd jamais de vue. Les Spectateurs attendris ne peuvent cependant s'empêcher de blâmer sa fierté et son imprudence. C'est en cela que le Poëte a satisfait au précepte, qui veut qu'on releve dans le Héros du Poëme certaines foiblesses qui semblent en quelque façon lui faire mériter une partie des malheurs dont il est accablé, et, en même tems, diminuer la grande compassion qu'ils excitent. Le rôle d'Irène est parfaitement beau. Celui de l'Empereur paroît odieux, mais l'Auteur ne pouvoit pas le rendre autrement sans altérer l'Histoire; et si l'on veut lui rendre justice, on verra qu'il l'a beaucoup adouci. On ne peut que le louer, au reste, d'avoir peint ses personnages avec des traits aussi reconnoissables, en changeant le lieu de la scene. Mais Campistron est tombé dans deux fautes, qu'il est bon de relever ici. Il fait l'Empereur Callo-Jean de la famille

» Prince, n'avez-vous rien à *nous* dire de plus?

et un autre ajouta sur le champ le vers qu'Andronic avoit dit en réponse.

» Non; d'en avoir tant dit *il est* même confus. »

« Quelque tems après, lorsque cette Tragédie intéressante eut triomphé de ses ennemis, on la donna pour le début d'un Acteur qui arrivoit de Lille, et qui vouloit paroître avantageusement dans le rôle d'Andronic. Cet Acteur déplut souverainement, et quand il vint à réciter ce vers, adressé à Léonce, Envoyé des Bulgares (acte troisieme, scene seconde):

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

un plaisant du Parterre s'empressa de répondre:

L'ami, prenez la poste et retournez en Flandre. »

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, cite encore celle-ci, sur *Andronic*. « En 1715, on redonna cette même Piece, suivie de la premiere représentation de *La fausse Veuve*, ou du *Jaloux sans jalousie*, petite Comédie, en un acte, de Destouches. La Tragédie fit rire

les Spectateurs, à cause de la distribution des rôles. Andronic étoit joué par Quinault, l'aîné, qui fut applaudi ; mais l'Empereur, son pere, ne le fut pas. C'étoit Le Grand, qui, cependant, alla son train jusqu'à la fin. La Tragédie finie, on lui dit d'annoncer ; ce qu'il fit, en ces termes : « Messieurs, nous aurons » l'honneur de vous donner demain *Le Joueur* et » *Le Grondeur*. Je souhaite que la petite Piece » que vous allez voir vous fasse rire autant que » vous avez ri à la grande. » Mille applaudissemens suivirent cette saillie. Chacun lui sut bon gré de n'avoir pas plu dans la Tragédie. La petite Piece commença, mais le souhait de l'Acteur ne fut pas rempli. »

C'est dans le rôle d'Andronic que M. Molé débuta au Théatre François, le 28 Janvier 1760. Il avoit déja eu un premier début à ce Théatre, dans le rôle de Britannicus, le 7 Octobre 1754, n'étant encore âgé que de dix-neuf ans, et après lequel il étoit allé jouer en Province. Mais son second début fut si satisfaisant qu'il le fit rester et recevoir au nombre des Comédiens ordinaires.

du Roi l'année suivante ; et, depuis ce tems, c'est-à-dire depuis près de trente ans, il est en possession de plaire universellement.

M. le Marquis de Ximenès a traité le même sujet que celui d'*Andronic*, mais d'après l'Histoire véritable de *D. Carlos*. Sa Tragédie, qui porte ce titre, étoit destinée au Théatre François, et le rôle de la Reine avoit été fait pour Mademoiselle Clairon. La représentation de cette Piece n'eut point lieu à Paris ; mais elle fut jouée, en 1762, à La Haye, et reçut beaucoup d'applaudissemens. On y trouve de fort beaux vers, et, sur-tout au premier acte, un portrait du Roi d'Espagne, Philippe II, tracé d'une main mâle et nerveuse, qui sait manier la palette de Rubens. Le voici.

Le faste de ses mœurs, sa rudesse inflexible
Couvrent la profondeur de cette ame insensible.
Son intraitable cœur, que rien ne peut dompter,
N'a pour toute vertu que l'art de l'imiter.
Cet art, qu'on nomme en lui politique ou prudence,
S'est formé par la crainte et par la défiance.
Plus vain qu'ambitieux, son esprit inquiet
Persiste, par orgueil, dans le choix qu'il a fait,
Et, sans être constant, stable dans ses caprices,

Peut payer une faute et punir des services.
Son cœur ne connoît point les tendresses du sang,
Plaisir pur et si doux dans le suprême rang!
L'amour, qui parle en maître à la nature entiere,
En entrant dans son ame y prend son caractere,
Et Philippe, insensible à toutes ses douceurs,
S'il le connoît un jour, n'aura que ses fureurs.

Le dénouement de cette Tragédie arrache des larmes. On y voit mourir ensemble la Reine et D. Carlos. Cette Princesse termine une tirade de vers fort tendres par ce dernier, digne de Racine, et qu'elle prononce, en tendant les bras à l'Infant.

C'étoit en vous perdant que j'ai cessé de vivre!

C'est ce sujet que traita aussi Voltaire, en y faisant quelques changemens, dans sa derniere Tragédie, sous le titre d'*Irène*, qui fut jouée, au Théatre François, en 1778.

ANDRONIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCÈNE, CRISPE.

MARCÈNE.

Quoi ! malgré nos chagrins et notre longue haine,
Léon, dis-tu, demande à parler à Marcène ?
A moi ! Me dis-tu vrai ? puis-je le croire ainsi ?

CRISPE.

Oui, Seigneur, et bientôt il doit se rendre ici.

MARCÈNE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflamme,
Après que si long-tems, soigneux de m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Byzance.

Pour moi, je l'avoûrai, dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendrai, pourtant, et pour être éclairci
Des sentimens secrets d'un homme....

CRISPE, *l'interrompant.*

Le voici.

SCENE II.

LÉON, MARCÈNE, CRISPE.

LÉON, *à Crispe.*

QUE l'on nous laisse seuls.

(*Crispe sort.*)

SCENE III.

MARCÈNE, LÉON.

LÉON.

SEIGNEUR, puis-je prétendre
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre;
Et que de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez, sans contrainte, écouter mes discours?

MARCÈNE.

Je ne puis vous céler ma surprise secrette ;
Mais, dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez. Ne craignez rien en vous ouvrant à moi.
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foi.

LÉON.

Il suffit ; ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour et sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, Seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur ?
Il partage entre nous son cœur et sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.
Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré ;
Et vous, que contre moi poussoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur et ma vie.
Je ne craignois que vous : vous ne craigniez que moi ;
Et, puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que, jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puisque chacun de nous estimant son rival
Trembloit qu'à sa fortune il ne devînt fatal,
Persuadés tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlés étant près de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir.
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre zele.
Chacun de nous étoit un Ministre fidele,
Dont les yeux attachés sur un seul ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoit affermi.

Ainsi tant qu'ont duré nos haines mutuelles
L'Empereur a joui du fruit de nos querelles.
Il faut les terminer; le jour en est venu.
L'état de cette Cour, Seigneur, vous est connu ?
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irène
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la Princesse à son fils malheureux
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds,
Andronic tout entier se livre à la colere;
Et si dans ses transports il épargne son pere,
S'il le respecte encore, ah! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups!
Il impute à nos soins sa triste destinée.
Il croit que pour résoudre un second hyménée,
Enfin, pour en former les injustes liens
L'Empereur a suivi vos conseils et les miens.
Nos périls sont égaux, nos craintes sont communes,
Seigneur; associons nos cœurs et nos fortunes,
Et, pour nous maintenir, hâtons-nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCÈNE.

Je ne sais si je puis, avec quelque assurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance;
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter :
Nous sommes seuls, enfin, qu'aurois-je à redouter ?
Quand vous m'accuseriez, votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage.
Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur.
Je vais donc vous répondre et vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance.

Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne pense !
Il régnera. Comment nous pourrons-nous sauver ?
Pour moi, qui fus chargé du soin de l'élever,
Je me suis fait long-tems une pénible étude
De percer les raisons de son inquiétude.
Vous savez que toujours, solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret ?
Grace à mes soins, j'ai lu jusqu'au fond de son ame;
J'ai vu son désespoir : l'ambition l'enflamme.
Au desir de régner sans cesse abandonné,
Tout lui déplaît ici n'étant point couronné.
Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,
De dompter son orgueil dans un long esclavage,
On l'a vu chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous et devenir plus fier.
Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance.
Mais sur-tout j'ai connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris.
Il voit notre pouvoir dans la Cour de son pere,
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire;
Et si de l'Empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de sort.
Voilà quel est le Prince; et je puis dire encore,
Qu'il est cher à la Cour, que le Peuple l'adore.
Dès l'enfance, affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié.
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares?
Chaque jour l'Envoyé de ces Peuples barbares
L'entretient, le consulte, et près de l'Empereur

Andronic l'a flatté de toute sa faveur.
Ah ! rendons pour la paix leur projet inutile !
Que serions-nous tous deux dans un Etat tranquille ?
L'Empereur, libre alors de craintes et de soins,
Etant plus absolu, nous écouteroit moins.
En vain de sa tendresse il nous donne des marques :
Il est, n'en doutez point, comme tous les Monarques
Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achetent leurs conseils,
Tandis que le désordre, ou le destin contraire,
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire.
Mais après le danger, à l'abri du malheur
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur.
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles.
Nos services passés sont de foibles asyles ;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux :
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux,
Et l'exil, la prison... que dis-je ? une mort prompte
Chez la postérité fait passer notre honte,
D'autant plus malheureux qu'accablés de douleurs
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs,
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie,
Que le Peuple triomphe, et loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir !

LÉON.

Oui, Seigneur, prévenons le retour ordinaire
Qui du sort indigné nous montre la colere.
Occupons l'Empereur ; ne le laissons jamais

Goûter le plein bonheur d'une profonde paix.
Ainsi, maîtres de tout, nous n'aurons plus de maître,
Et le fier Andronic... Mais je le vois paroître.
L'Envoyé l'accompagne, et Martian aussi.

SCENE IV.

LÉONCE, MARTIAN, ANDRONIC, MARCÈNE, LÉON.

ANDRONIC, *à Léonce.*

Je vais leur en parler; ils sont tous deux ici.
Léonce, vous verrez avec combien de zele
Des Peuples opprimés je défends la querelle...
(*A Marcène et à Léon.*)
Vous, dont les seuls avis et la pleine faveur,
Au gré de vos desirs, font agir l'Empereur,
Portez-le à la clémence, et faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la paix que Léonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un Peuple malheureux et non pas criminel.
Pressez, n'épargnez rien, secondez mon envie;
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie.
Des Peuples ébranlés j'assurerai la foi.
J'en réponds, si l'on veut s'en reposer sur moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misere;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon pere,

En faveur de vos soins, je puis tout oublier,
Que je m'abaisse, enfin, jusqu'à vous en prier.

MARCÈNE.

Ah! Seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'Empire.
Laissez-moi.

(*Marcène et Léon sortent.*)

SCENE V.

ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

LÉONCE, *à Andronic.*

SUR l'espoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons!

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui?
Hélas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites!
Et vous pouvez un jour, par une douce paix
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir et vous entendre.
Il l'a promis .. Il vient... Je vais tout entreprendre;
Trop heureux si mes soins donnent à vos États
Ce repos souhaité, dont je ne jouis pas!

SCENE VI.

L'EMPEREUR, GARDES, ANDRONIC, LÉONCE, MARTIAN.

ANDRONIC, *à l'Empereur, en allant au-devant de lui.*

SEIGNEUR, Léonce encor vous demande audience;
Et vous avez daignez m'assurer...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'il s'avance.

LÉONCE, *se jettant aux pieds de l'Empereur.*

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Levez-vous.

LÉONCE, *à part, en se relevant.*

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le touche!...
(*A l'Empereur.*)
Tout un Peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche;
Un Peuple qui toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur, justement renommée,
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand votre illustre pere, achevant ses exploits,
Se vit et la terreur et l'arbitre des Rois.
Vous le savez, Seigneur, ce Peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime,
Et ce digne Héros pour ses fameux combats

Choisissoit parmi nous ses Chefs et ses Soldats ?
Cet heureux tems n'est plus ; ces Guerriers intrépides
Sont en proie aux fureurs des Gouverneurs avides.
Sous des fers odieux leur cœur est abattu :
La rigueur de leur sort accable leur vertu.
Tout se plaint, tout gémit dans nos tristes Provinces,
Les Chefs et les Soldats et le Peuple et les Princes.
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice et les Loix.
En vain vos ennemis à nos Peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent.
Non, vous n'approuvez point leurs sanglans attentats.
Je dirai plus, Seigneur, vous ne les savez pas.
Ah ! si, pour un moment, vous pouviez voir, vous-même,
Pour quels coups on se sert de votre nom suprême,
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer ;
Alors de vos sujets, moins Empereur que pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bientôt, avec sévérité,
Ces indignes abus de votre autorité !
Enfin, si l'on a vu nos Peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie,
Seigneur, nos Gouverneurs sont les plus criminels ;
Ils nous ont trop appris à devenir cruels !
Pour vous nous conservons la foi la plus constante !
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante ?
Faut-il, pour soutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang ?
Faut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,

Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre ?
Vous nous verrez, contens au milieu des déserts,
Braver, pour vous servir, tous les périls offerts,
Et mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
Les bontés dont jadis nous combla votre pere.
Mais s'il faut chaque jour, par de nouveaux tyrans,
Voir piller nos maisons, massacrer nos parens,
Et les trésors tirés du sein de nos Provinces,
Rendre ces inhumains plus puissans que nos Princes;
Je l'avoûrai, Seigneur, nos Peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'est à vous de juger, en Prince légitime,
S'il faut ou nous absoudre, ou punir notre crime.
Si vous nous condamnez, pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer, nous souffrirons vos coups;
Mais du moins rejettez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos miseres.
Prononcez par vous-même, et ne consultez pas
Des cœurs intéressés à troubler vos États.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous espérez avec cet artifice
Dérober votre tête au plus juste supplice ?
Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?
Que pour régner enfin j'emprunte votre voix ?
C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre;
Et si je n'écoutois que mes ressentimens
Je ne vous répondrois que par des châtimens.
Mais je veux bien encor suspendre ma colere.

Je verrai s'il faut être indulgent ou sévere.
Allez; je suis instruit de vos prétentions,
Et vous saurez bientôt mes résolutions.

(*Léonce sort.*)

SCENE VII.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

EH! bien, parlerez-vous encor pour ces rebelles, Prince?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fideles;
Et, malgré vos bontés pour leurs persécuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs!
L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Égaloient le grand cœur et les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi!

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclud rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh! bien, puisque votre ame, encor trop irritée,
Refuse à leurs soupirs la grace méritée,
Confiez-moi leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos;
Il faut que j'aille....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Vous?

ANDRONIC.

Permettez que je parte.
De ces lieux, pour un tems, souffrez que je m'écarte.
Tout m'en presse, Seigneur; un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,
Le desir de calmer les troubles de l'Empire
Et bien d'autres raisons, que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Byzance et quitter cette Cour?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une premiere grace?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt par cet illustre emploi
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sais que juger d'un discours qui m'étonne!
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne!
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jetter parmi nos ennemis?
Vous êtes dans Byzance, où ma Cour vous adore...,
Quel étrange projet! je le répete encore:
Pour des Peuples ingrats faut-il vous empresser?
Prince, consultez-vous; je vous laisse y penser.

(*Il sort, avec les Gardes.*)

SCENE VIII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire :
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir !

MARTIAN.

Eh ! quoi, vous flattez-vous que loin de cette ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille ?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas !
Changerez-vous de cœur en changeant de climats ?
Et croyez vous sentir en sortant de Byzance
Des transports moins pressans et plus d'indifférence ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter :
C'en est fait, mes tourmens ne me sauroient quitter.
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée
Je n'en puis seulement concevoir la pensée.
Irène est trop charmante, et je sens mon amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance.
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance.
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contr'eux d'inutiles efforts !
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre

Peut-être plus long-tems ne pourroit se contraindre.
Je ne puis voir mon pere avec tranquillité
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité.
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irène!
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer.
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je sais tous les égards que je dois à mon pere,
Et le Ciel m'est témoin comme je le révere!
Je voudrois faire plus; mais il m'a tout ôté.
Son choix... N'en parlons plus... Je suis trop agité.
Je ne me connois plus, et je me crains, moi-même.
Je suis jeune, jaloux; j'ai perdu ce que j'aime.
Fuyons; n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu!

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur! que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée!
Sans lui toujours content, révéré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos ayeux,
Votre cœur eût goûté, dans une paix profonde,
L'heureux sort que le Ciel donne aux maîtres du monde!

ANDRONIC.

Que dis-tu? Je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux!
Eh! quoi, pour pénétrer l'excès de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon pere?
L'Empereur, soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang.

Les plus saints mouvemens que la nature imprime
Dans son austere cœur passeroient pour un crime;
Et pour être né Prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un pere pour son fils.

MARTIAN.

Quoi ! Seigneur....

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des Héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang.
Sur-tout de mon ayeul et l'exemple et la gloire
M'enflamme à tous momens et remplit ma mémoire!
Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet, n'en peut être arraché.
Je regarde son sort avec un œil d'envie;
A ses jours éclatans je compare ma vie.
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
Que de nobles travaux, des succès triomphans,
Que des murs embrasés, que des villes surprises,
Des Peuples asservis, des Provinces conquises,
Des rebelles punis, des Rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ses alliés;
Ou si jamais le sort, démentant son courage,
A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité!
Je le vois triompher du destin irrité;
En tirant de sa chûte une nouvelle gloire,
A force de vertu, rappeller la victoire!
Moi, toujours renfermé dans ces murs malheureux,

Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne sais ni l'emploi, ni l'ordre d'une armée
Que par des traits confus, ou par la renommée.
Ah! ce seul souvenir, plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore et m'arrache des pleurs!...
Allons, obéissons au transport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un essor si rapide
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus!...
Cependant, cherche Eudoxe. Elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irène.
Du dessein que j'ai pris il l'a faut avertir.
Va la trouver. Dis-lui qu'avant que de partir
Je demande sur-tout à voir l'Impératrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office,
Que j'ose m'en flatter... Adieu: cours, hâte-toi.
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

Je ne le verrai point : non, j'y suis résolue.
M'osez-vous conseiller cette fatale vue ?
Eudoxe, ignorez-vous son destin et le mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance
Il ne se presse plus de sortir de Byzance?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son désespoir;
Et, puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande!

IRÈNE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende?
Vous qui, me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas;
Vous de qui les conseils, le zele et la prudence
Devroient à tous momens rassurer ma constance,

Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis?

EUDOXE.

Madame, le péril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable?
Résolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux,
Et voudra, pour le moins, devoir à la fortune
Le plaisir de vous faire une plainte importune....
Que dis-je? croyez-vous que plein de son amour
Il puisse se résoudre à partir de la Cour?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime!
Enfin dans ce dessein confirmez-le, vous-même.
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit, tôt ou tard, quelque éclat de ses feux,
Que l'Empereur suivant son penchant ordinaire
Oubliroit les saints noms et d'époux et de pere,
Et vous perdroit, tous deux, sur un simple regard
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle;
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle.
Sur-tout, commandez-lui de ne vous voir jamais:
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais;
Qu'il pense à tous momens que son sort et le vôtre
Vous doit, jusqu'au tombeau, séparer l'un de l'autre.
O Ciel! que feriez-vous si, trompant votre espoir,
Andronic en ces lieux, revenu pour vous voir,
Renouveloit un jour par sa triste présence
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence?
Que de nouveaux combats! que de secrets soupirs!

Hélas ! épargnez-vous ces mortels déplaisirs !
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverser le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Étouffer ou nourrir un malheureux amour,
Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le presse,
Madame, j'en réponds, il tiendra sa promesse.
Voyez-le; et, sans frémir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRÈNE.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste ?
Ah ! laissez-le moi fuir sans me charger du reste !
J'ai causé ses malheurs, en causant son amour;
Le presserai-je encor de sortir de la Cour,
Et d'aller essuyer, chez un Peuple barbare,
Du destin ennemi le caprice bizarre ?
Que dis je ? pensez-vous que dans mon triste cœur
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur,
Au bruit de ses soupirs, à l'aspect de ses larmes ?...
Non, ce seul souvenir me donne trop d'alarmes !
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien !
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien !
C'est trop pour triompher de toute ma constance,
Hélas ! d'avoir quitté les lieux de ma naissance;
Ces lieux où tout sembloit prévenir mes desirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs !....
(*A part.*)
O bienheureux séjour ! aimable Trébisonde !
O murs, où je vivois dans une paix profonde,
Que n'ai-je en vous perdant de mes funestes jours

Par une prompte mort vu terminer le cours !
Je m'éloignai de vous. En ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux hyménée,
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié
Pour jamais avec moi seroit associé.
Nos peres l'ordonnoient. Trébisonde et Byzance
Sur cet illustre hymen fondoient leur espérance.
Je venois, avec joie, en célébrer les nœuds.
Le Prince étoit aimable, il étoit amoureux.
Vains projets ! vains transports ! espérance inutile !
J'arrive, enfin. A peine entrois-je en cette ville
Que je me vois livrée à des maux infinis.
Il me faut épouser le pere au lieu du fils.
Nos destins sont changés. Un ordre de mon pere
Détruit dans un instant le bonheur que j'espere.
En victime d'État, contrainte d'obéir,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir !

EUDOXE.

Eh ! pourquoi rappelant vos disgraces passées,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées ?
Madame, faites-vous un généreux effort ;
Avec moins de douleur remplissez votre sort,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaisirs secrets....

IRÈNE, *l'interrompant.*

Ah ! que m'osez-vous dire ?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi ?
Cependant, qui jamais eut le sort plus contraire ?
Observée avec soin par une Cour austere,

Où les yeux les plus chers me semblent ennemis,
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis,
Où, sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même,
Que vous dirai-je, enfin? où ce cœur malheureux
Est souvent, malgré moi, moins fort que je ne veux!

EUDOXE.

Redoublez vos efforts. Le tems, votre constance
De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le Prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez...

SCÈNE II.

NARCÉE, IRÈNE, EUDOXE.

NARCÉE, *à Irène.*

ANDRONIC s'avance vers ces lieux:
Il vous cherche, Madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

SCENE III.

IRÈNE, EUDOXE.

IRÈNE.

AH ! je n'ose l'attendre.
Eudoxe, vous pouvez lui parler et l'entendre.
Voyez-le. Dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir et le bannir est tout ce que je puis.

SCENE IV.

ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

ANDRONIC, *à Irène, qui veut s'éloigner.*

VOUS me fuyez, Madame? Ah! Ciel! quelle injustice!
Quoi! de tous mes malheurs vous rendez-vous complice?
Hélas! pour accabler un cœur infortuné
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné?

IRÈNE.

Que demandez-vous, Prince, et que pourrez-vous dire?
Méprisez-vous les loix que je vous fais prescrire?

Quel est votre dessein de venir en ces lieux
Me faire, malgré moi, recevoir vos adieux ?
Puisque vous êtes prêt à sortir de Byzance,
N'en pouviez-vous partir avec votre innocence ?
Avez-vous oublié qu'un serment solemnel
Nous impose à tous deux un silence éternel ?
Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime,
Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime ?
Que, sans cesse, attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,
Et, quels que soient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre ?

ANDRONIC.

Qu'entends-je ? juste Ciel ! de quoi m'accusez-vous ?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable ?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds ?
Ah ! de votre repos plus jaloux que vous-même,
J'ai soin de m'exiler, parce que je vous aime....
Pardonnez-moi ce mot, pour la derniere fois,
Et songez que je pars sans attendre vos loix,
Qu'en vain à me bannir vous étiez résolue,
Puisque déja mon cœur vous avoit prévenue.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous vivez pour un autre que moi,
Quoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame,

Vous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme ?
Si le moindre transport, un indiscret soupir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir ?
Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence....
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.
Je sais tous les combats qu'il me faudroit livrer
Si sous un même ciel nous osions respirer.
Je sais, enfin, je sais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être, tout l'Empire.
Ils ont su mon amour et doivent présumer
Que qui vous aime un jour doit toujours vous aimer.
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un et l'autre...
Sauvons de leur soupçon et ma gloire et la vôtre.
Je cherche à m'éloigner. Vous, pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur.
Heureux si par vos soins mon attente est remplie !
J'irai des révoltés appaiser la furie.
Ils me veulent pour Chef, et je ne doute pas
Que je ne sois bientôt maître dans leurs États,
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le Ciel, qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flamme si belle,
Ne sauroit, pour le moins, s'offenser de mon zele.
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous ;
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur, votre pere,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux

Ceux de qui la présence a pu blesser vos yeux,
Appelez-moi, Madame, et je pourrai tout faire.
Je ne veux que la gloire, ou la mort pour salaire.
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur!

IRÈNE.

En vain vous me flattez de ces fameux services!
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, Prince, dans cette Cour?
Hélas! j'y verrai tout avec indifférence!
M'exercer aux vertus digne de ma naissance,
Accoutumer mon cœur, trop souvent mutiné,
A chérir un époux que le Ciel m'a donné,
Obéir à ses loix, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir sévere,
Soulager les sujets qui vivent sous ma loi,
Voilà, jusqu'à la mort, quel sera mon emploi.
J'avoûrai, cependant, et je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime,
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix,
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine
C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous destine,
Et de votre grand nom cent Monarque jaloux
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela partez. A votre exil fidele,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle.

Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climâts,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas !

ANDRONIC.

Est-il tems ? Ce bonheur, dont vous flattez mon ame,
Hélas ! en vous perdant je l'ai perdu, Madame ;
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer !
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'univers, par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort ;
Et, payant de mon sang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous, cependant, Madame, oubliez mes malheurs ;
Et tandis que, nourri de soupirs et de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Régnez, et....

IRÈNE, *l'interrompant.*

Croyez-vous ma constance si ferme ?
Ce reproche cruel, plus que tous vos regrets,
Étonne mon courage et confond mes projets !
Ah ! Prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine,
Que, pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous soyiez seul à plaindre et le seul malheureux ?...
Mais, que dis-je ? où m'entraîne une force inconnue ?...
Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue ?
Partez, Prince ; c'est trop prolonger vos adieux !

EUDOXE.

Ah ! Madame, je vois l'Empereur en ces lieux.

SCENE V.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ANDRONIC, IRÈNE, EUDOXE.

L'EMPEREUR, *à Irène, en lui montrant Andronic.*

MADAME, quel étoit son discours et le vôtre?
Mon abord imprévu vous trouble, l'un et l'autre!
Je le vois; tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRÈNE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher.
Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espere.
Il vient de me presser de vous parler pour lui.
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere....
(*A Andronic.*)
Je fais ce que je puis, Prince; vous l'entendez.
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez!
(*Elle sort, avec Eudoxe.*)

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LÉON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à Andronic.*

Quoi ! Prince, vous cédez à votre impatience ?
Vous êtes résolu d'abandonner Byzance ?
Vous me faites encor presser d'y consentir ?

ANDRONIC.

Oui, Seigneur ; et déja je brûle de partir !
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne !

L'EMPEREUR.

Je n'entends qu'à regret un discours qui me gêne ;
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en pere,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire.
C'en étoit trop, je crois, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander ;
Mais, puisque, malgré moi, puisque, sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah ! Seigneur, voulez-vous....

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ne me répliquez plus.

Songez à m'obéir d'une ame plus soumise.
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux,
Dont nous pourrions un jour nous repentir, tous deux.

ANDRONIC.

Eh! bien, Seigneur, je sors; mais c'est trop me contraindre.
Dans l'état où je suis, je ne saurois plus feindre;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs!

(*Il sort.*)

SCENE VII.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE.

L'EMPEREUR, *à part.*

Quelle témérité, quel discours, quelle audace!
A mes yeux!

LÉON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace?
Ses chagrins, qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous....
Que dis-je? croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête?
Que je prévois des maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux!

MARCÈNE, *à l'Empereur.*

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire ;
Je prends peu garde au fils s'il faut servir le pere.
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.
Son ame d'un refus eût été moins surprise
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise !
Iroit-il donc chercher des Peuples révoltés
S'il ne vouloit servir leurs infidélités ?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie
S'il ne vouloit contre-elle exercer sa furie ?
Et peut-être va-t-il, par Léonce engagé,
Désobéir encore, et partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé ?

MARCÈNE.

Seigneur, je l'appréhende.
C'est le seul Andronic que Léonce demande ;
Et, pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares, armés contre votre puissance,
Seront bientôt remis sous votre obéissance ;
Mais qu'ils vous causeront et de peine et d'ennui
S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que lui !
S'ils peuvent désormais braver votre colere,
En opposant le fils aux menaces du pere,
Et publier par-tout que leurs soins, leur valeur
Conspirent au salut de votre successeur !

LÉON, *à l'Empereur.*

Hélas ! en quels excès pourra-t-il se répandre

S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre!
Mécontent, et suivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déja si fiers!
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Byzance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,
Et, ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le Ciel les avoue.
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand.
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole.
Pour lui le sort se fixe et la victoire vole.
Il gagne des Soldats et l'estime et le cœur:
Les Peuples à son nom sont glacés de terreur.
Ainsi, gardant sur tout un empire suprême,
Tout l'honore, ou le suit; tout le redoute, ou l'aime,
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux!

L'EMPEREUR.

Ah! que vous m'étonnez!... Mais prévenons sa fuite...
Sans cesse, de plus près, éclairons sa conduite.
Veillez sur tous ses pas et redoublez vos soins.
Placez autour de lui de fideles témoins.
Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

(*Léon et Marcène sortent.*)

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, *seul.*

CE n'est pas tout : dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement ...
Ah ! qu'Andronic encore et m'alarme et me gêne !
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irène ?
Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils ?....
Que dis-je ? ils se parloient quand je les ai surpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître...
O Ciel ! quelle terreur !... Je me trompe, peut-être.
Chassons cette pensée ; épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux....
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure....
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils :
Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'Impératrice ;
Et bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,
Et peut-être qu'Irène et l'écoute et le plaint....
Ah ! si je le croyois.... un châtiment sévere....
Allons, développons ce funeste mystere.
Ils se cachent en vain, et, pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus, et si je vois le crime,
Punissons, sans songer si j'aime la victime !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

SEIGNEUR, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus,
Martian ; tes discours sont ici superflus.
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre !

MARTIAN.

Mais, quoi ! ne sauriez-vous un moment vous contraindre ?
Modérez vos transports. Est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce ?
Est-il prêt ? qu'a-t-il dit et quelle est sa réponse ?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir. . .
Mais il vient.

SCENE II.

SCENE II.

LÉONCE, ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC, *à Léonce.*

C'EST en vous que je mets mon espoir,
A des maux éternels la fortune me livre.
Ami, je suis perdu si je ne puis vous suivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir;
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis, mon ame est satisfaite.
Parlez; sortirons-nous de ces lieux ennemis?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis?

LÉONCE.

Oui, Seigneur; tout est prêt, vous n'avez qu'à me suivre.
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls qui menacent vos jours;
De nos Peuples armés acceptez le secours.
Ils ne veulent que vous. A l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre.
Brisez un joug fatal, et que vos premiers coups
Attirent tous les yeux et tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus. Par trop de violence
On a poussé mon cœur et lassé ma constance.

Ouvrons des yeux, enfin, trop long-tems abusés,
Rendons, à notre tour, les maux qu'on m'a causés.

LÉONCE.

Vengez-vous, vengez-nous; nos Peuples vous attendent:
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent.
Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidélité.
Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs conquêtes,
Fideles à leurs Chef, patiens à souffrir
Et toujours résolus de vaincre ou de mourir.
Courez les commander, et tentez la fortune.
Mais sur-tout bannissez une crainte importune.
En livrant votre bras à ces nobles efforts
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords.
Ne vous souvenez plus pendant votre entreprise
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autorise.
Entrez dans la carriere, et, sans vous arrêter
Au degré le plus haut hâtez-vous de monter.
Ces scrupuleux devoirs et ces égards séveres,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires;
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher
Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur et la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

LÉONCE.

Martian est instruit et je cours vous attendre.
D'abord que l'Empereur, congédiant sa Cour,
Se sera retiré pour attendre le jour,
Martian, sur mes pas soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire.
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez
De fideles amis et des cœurs assurés,
Qui, tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite.
Hâtez-vous donc, Seigneur. Moi, sans plus différer,
A remplir vos desirs je vais tout préparer.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'EN est donc fait, Seigneur, et, malgré ma priere,
Vous suivez les transports d'une aveugle colere?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter?
Dans quels affreux périls vous courez vous jetter?
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene?
J'en frémis!... Vous cherchez votre perte certaine.
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils,
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris.
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrette?

ANDRONIC.

Ah! cruel! oses-tu condamner ma retraite?
Laisse, laisse-moi fuir. Est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse Cour?
Je sais dans mon projet quel malheur je m'apprête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert je périrai demain,
Que mon sang, que l'État me défendront en vain.
Mais mon destin le veut: il faut que j'obéisse.
Eh! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourmens?
On me prive, à jamais, de tout ce que j'adore;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuste pouvoir, à me nuire obstiné,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né!
Malgré tant de raisons, malgré tant de contrainte
Laissai-je un seul moment échapper quelque plainte?
J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets:
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits;
Et, nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie.
Enfin, lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins soigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande, par grace, à partir de Byzance,
Et d'aller exercer mon courage et mon bras
A soumettre, à calmer de rebelles Érats;
On me refuse encor l'emploi que je demande:
On soupçonne ma foi! Je vois qu'on m'appréhende.

On m'impute à forfait le soin de m'éloigner :
On me croit dévoré de l'ardeur de régner ;
Et, tout près de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime,
Sur ces fausses raisons on me retient ici !
Je vois contre mes pleurs qu'un pere est endurci.
Je vois mes ennemis triompher de ma peine ;
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne :
On veut me voir souffrir, et mes persécuteurs
Ne seroient pas contens si je souffrois ailleurs !

MARTIAN.

Mais, Seigneur...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je ne puis t'écouter davantage.
Je me livre aux transports de ma secrette rage !
Plus de conseils ; il faut m'éloigner, ou périr.
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-tems une douleur timide ;
Je veux que désormais la colere me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur !...
Mais déja dans ces lieux regne un profond silence...
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience.
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems reviens m'en avertir.

(*Martian sort.*)

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Enfin, dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais
Approuve ma retraite, et soutient mes projets!
O vous, dont si long-tems j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux, sacrés murs de Byzance,
Palais de mes ayeux, où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour,
Je fuis; mais, en partant, mon amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie!
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer!
Je l'aime, je l'adore et ne l'ose nommer.
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes!
Voyez couler ses jours sans trouble, sans alarmes;
Et, le Ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs!...
(*Voyant paroître Martian.*)
Enfin...

SCENE V.

MARTIAN, ANDRONIC.

MARTIAN.

VENEZ, Seigneur; l'heure nous favorise:
Partez.

ANDRONIC.

(*A part.*)

Allons... O Ciel! conduis notre entreprise!
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux.
Mais on vient... L'Empereur se présente à mes yeux....
Serois-je découvert?

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, ASPAR, CRISPE, GÉLAS, GARDES, ANDRONIC, MARTIAN.

L'EMPEREUR, *aux Gardes.*

GARDES, qu'on les saisisse!

ANDRONIC, *à part.*

Ah! du moins, par ma mort prévenons sa justice.
(*Il tire un poignard et veut s'en percer; mais quelques Gardes l'entourent et le désarment.*)

L'EMPEREUR.

Mais, Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre!

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre ?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir ?
Oui, je suis criminel ; vous connoissez mon crime.
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire, à la fois, mon cœur et vos soupçons.
Vous épargner le soin de chercher des raisons,
Pour condamner un fils, que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide!

L'EMPEREUR, *à part.*

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ? ...
(*Aux Gardes.*)
Qu'on l'ôte de mes yeux; qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer, au milieu des supplices,
Léonce et Martian, ses malheureux complices...

(*Andronic sort, avec Aspar et quelques Gardes. Martian est emmené par Crispe, Gélas et d'autres Gardes.*)

SCENE VII.

L'EMPEREUR, LÉON, MARCÈNE, GARDES.

L'EMPEREUR, *à Léon.*

Vous, Léon, hâtez vous; et, sans perdre un moment
Suivez le Prince. Allez; cherchez exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

(*Léon sort.*)

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

MARCÈNE, *à l'Empereur.*

Vous l'avez vu, Seigneur? sans nous, sans nos avis,
Le perfide Léonce emmenoit votre fils.
Ils s'éloignoient tous deux; et ce Palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile.
Mais, Seigneur, un des miens, les suivant de plus près,
A connu leur dessein et vu tous leurs apprêts.
Il m'a tout dit. Nos soins ont prévenu leur fuite,

Et de leurs attentats la déplorable suite.
Par là, n'en doutez point, des Peuples révoltés
Les projets sont trahis, les transports arrêtés.
Enfin, ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE IX.

IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE, L'EMPEREUR, MARCÈNE, GARDES.

IRÈNE, *à l'Empereur.*

Qu'ai-je entendu, Seigneur? quel bruit, quelles alarmes,
Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiete, éperdue,
Je vous cherche, je cours: rien ne s'offre à ma vue
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des Soldats interdits, des Gardes étonnés.
Qui cause dans la Cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible!
Je les ai détournés. Ne craignez rien pour moi,
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRÈNE.

Quoi! Seigneur...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Andronic, méprisant ma colere,

Couroit insolemment s'armer contre son pere ;
Et, malgré ma défense, abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les transports furieux.
Mais le Ciel, qui toujours me conduit et me guide
A trompé les desseins de ce Prince perfide,
Et, par ce juste soin qu'il répand sur les Rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des loix.
Il est en mon pouvoir, et ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable !

IRÈNE.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, et seriez-vous à ce point inhumain !

L'EMPEREUR.

Madame...

IRÈNE, *l'interrompant.*

A cet excès pousser votre colere !
Quelle horreur !... Pardonnez à mon discours sincere.
Je crains pour vous, Seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'amour,
Qui, blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes ;
Je crains pour vous la honte et les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent après eux un éternel supplice.
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour et la pitié sur celui qui périt ;
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu mériter qu'ils aient été fideles...
Peut-être j'en dis trop ; mais mon zele, Seigneur,

Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire!

L'EMPEREUR.

Madame, c'est assez; j'aurai soin de ma gloire.
Je vois ce que prétend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux.
Je connois votre cœur, je sais tout ce qu'il pense;
Allez; ne doutez point de ma reconnoissance.
(*Il sort d'un côté, avec les Gardes, et Irène sort d'un autre côté avec Eudoxe et Narcée.*)

SCENE X.

MARCÈNE, *seul.*

ENFIN, le Prince est près de périr aujourd'hui!
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte?...
Ah! prenons, sans effroi, l'occasion offerte!
Il nous a menacés: il nous perdroit un jour.
N'attendons point du sort ce funeste retour!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉON, ASPAR.

LÉON.

Oui, c'est vous que je cherche, et je viens vous instruire
D'un ordre nécessaire au salut de l'Empire.
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier.
Commandez.

LÉON.

L'Empereur a déja vu la Lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris?
Cependant, l'Empereur veut que son fils la voie.
Il vous donne ce soin, Aspar; il vous l'envoie.
Faites-la rendre au Prince; et trompez-le si bien
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.
(*Il lui donne une Lettre.*)

ASPAR, *prenant la Lettre.*

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

LÉON.

Mais, sur-tout, employez un ministre fidele.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ASPAR, *seul.*

NE craignez rien; je vous ferai connoître
Qu'Aspar quand il choisit ne choisit point un traître...
Mais je vois Andronic... Il porte ici ses pas.

SCENE III.

ANDRONIC, GARDES, ASPAR.

ANDRONIC, *à Aspar et aux Gardes.*

QU'ON me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.

(*Aspar et les Gardes s'éloignent.*)

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul.*

Dessein mal concertés, malheureuse vengeance,
Dont mon cœur abusé goûta trop l'espérance!
Douces illusions de mes esprits charmés,
Projets évanouis aussi-tôt que formés,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laissez-moi sans vous contempler mes miseres!...
O Ciel! dans quel état me trouvé-je réduit?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste
A quoi dois-je m'attendre et quel espoir me reste?
Léonce et Martian que déja l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur,
De moment en moment, ma Garde redoublée,
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée,
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi; je meurs, et la rigueur du sort
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse,
Mais aussi qu'il se juge et se fasse justice.
Qu'il songe à nos destins et lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus malheureux...

Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter;
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere... mais, que dis-je? il refuse de l'être;
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître?
Il m'ôte ma maîtresse et l'Empire et le jour.
Voilà tous les présens que m'a fait son amour!...
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse;
Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse,
Et, quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir!...
(*Voyant entrer Gélas.*)
Mais, que veut-on de moi?

SCENE V.

GÉLAS, ANDRONIC.

GÉLAS, *lui présentant la Lettre d'Irène.*

SEIGNEUR, c'est une Lettre
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC, *prenant la Lettre.*

N'avez-vous rien à dire et ne puis-je savoir...

GÉLAS, *l'interrompant.*

Non, Seigneur. Je vous quitte et j'ai fait mon devoir.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

ANDRONIC, *seul.*

Est-il quelque remede au malheur qui m'accable ?
Le Ciel me jette-t-il un regard favorable ?
Qui peut-être touché de mon sort inhumain ? ...
(*Ouvrant la Lettre et l'examinant.*)
Lisons... Je ne saurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue.
Je ne sais quel présage et quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas...
(*Il lit.*)
« Par un dernier effort appaisez votre pere.
» Ne ménagez plus rien, Prince, pour vous sauver.
» Assurez une vie à l'État nécessaire,
» Et songez qu'en mourant... Je ne puis achever. »
(*Après avoir lu.*)
O bonté sans exemple! ... Adorable Princesse!
Quoi! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse?
Oui, je n'en doute plus; mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.
Je connois votre voix : il me semble l'entendre!
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre?
Abandonné de tous... Ah! Prince trop heureux,
Par où mérites-tu des soins si généreux ?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere.

Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colere ?...
Irène, de vos vœux je me fais une loi !
Vous voulez que je vive, et c'est assez pour moi.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre...
Mais, hélas ! l'Empereur voudra-t-il bien m'entendre?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hasarder :
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder...
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence ;
Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance...
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi !...
Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres !
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres...
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours....

(*Appelant.*)

Holà, Gardes ! quelqu'un.

SCENE VII.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

SEIGNEUR, que faut-il faire ?

ANDRONIC.

Sachez si je pourrois entretenir mon pere.
Si, suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.

(*Aspar sort.*)

SCENE VIII.

ANDRONIC, *seul.*

QUE vais-je faire? ô Ciel! quelle triste entrevue!
Que dire à l'Empereur? quelle honte à sa vue!
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un pere qui me traite avec indignité!
Qui ne me fit jamais ni caresse, ni grace;
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace;
Qui, fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel!
Pourrai-je seulement soutenir sa présence?
Il ne me répondra qu'avec un froid silence:
Son front ne m'offrira qu'un sévere dédain;
J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain...
Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice?...
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur,
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur!

SCENE IX.

ASPAR, ANDRONIC.

ASPAR.

PRÉPAREZ-VOUS, Seigneur, votre pere s'approche!

ANDRONIC.

(*A part.*)

Dites plutôt mon Roi... Quel combat! quel reproche!...
Je sens plus que jamais mon cœur se révolter!

SCENE X.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR, *à Aspar.*

QU'ON nous laisse...

(*Aspar sort.*)

SCENE XI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC.

L'EMPEREUR, *à part.*

A mes pieds viendra-t-il se jetter?

ANDRONIC, *à part.*

Par où commencerai-je, et qu'est-ce que j'espere?

L'EMPEREUR, *à part.*

Je sens à son aspect redoubler ma colere!

ANDRONIC, *à part.*

Allons, obéissons et ne balançons plus...

(*A l'Empereur.*)

Vous me voyez, Seigneur, interdit et confus...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Qu'attendez-vous de moi, Prince? quelle espérance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, Seigneur, rassurez-moi!
Mes esprits sont saisis et de trouble et d'effroi.
Mon courage abattu, succombe à ma tristesse!

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre fils!

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis!

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur ? Ah ! Ciel ! qu'osez-vous dire ?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux et la raison m'inspire !

ANDRONIC.

Que je suis malheureux !

L'EMPEREUR.

Biens moins que criminel !

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel ?
Serez-vous pour un fils inflexible et sévere ?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un pere ?

ANDRONIC.

Eh ! quoi, c'en est donc fait ? il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils ?
Et, cependant, hélas ! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oui, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous !
J'ose dans votre cœur avec cette défense
Me promettre toujours un reste d'innocence !

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux !
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
Ingrat ! et sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle et mon fils dans un traître !

ANDRONIC.

Seigneur...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

Ce ne sont plus maintenant des soupçons;
Nous avons découvert toutes vos trahisons...
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie;
Soulevez contre moi toute la Bulgarie:
Dans ces nobles emplois signalez votre bras.
D'autres crimes encore...

ANDRONIC.

Ah! ne le croyez pas!
Ne me reprochez point un crime imaginaire!

L'EMPEREUR.

Quoi! se rendre le Chef d'un Peuple téméraire,
Traiter secrétement avec des révoltés,
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés?...
Que ne puis-je douter de ton ingratitude?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bientôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te défendrois, au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides traités,
Ces asyles offerts, ces secours acceptés,
Ces sermens mutuels, cette coupable ligue
Qu'au trône où, dès long-tems, un pere te fatigue?
Réponds moi, si tu peux? As-tu quelques raisons,
Ou plutôt sont-ce là toutes tes trahisons?
Parle? Ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur; je ne puis ou n'ose vous répondre...

Je suis moins criminel que je ne le parois,
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets!

L'EMPEREUR.

Quoi!...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite.
Sous le joug importun de leurs séveres loix,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois;
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge.
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous...
(*Se jettant à ses pieds.*)
Souffrez que je me jette encore à vos genoux.
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?
(*Voyant l'Empereur détourner la vue de dessus lui.*)
Quoi! loin de m'écouter vous détournez la vue?
Votre cœur se refuse aux tendres mouvemens
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens?
Regardez moi, Seigneur, avec des yeux de pere!...
Mais, hélas! je ne fais qu'aigrir votre colere!

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC, *se relevant.*

Non; d'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah! ce n'est point l'horreur d'un coup qui me menace
Qui m'a fait mendier une honteuse grace,
Et mon cœur, en effet, n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs, un traitement plus doux.
Je sais trop que pour moi vous êtes insensible,

Et

Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort...

L'EMPEREUR, *l'interrompant.*

C'est assez; je t'entends.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort.
Hâtez le coup fatal d'une lente justice.
La vie est désormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bientôt, de honte et de regret,
De m'être a vos genoux abaissé sans effet.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

L'EMPEREUR, *seul.*

O CIEL! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence!..
C'est trop en sa faveur me faire violence...
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il... Ah! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci, l'Impératrice l'aime...
Non, non, ce ne peut-être une autre qu'elle-même.
Irène a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hasardé pour ce fils téméraire.
Je n'en puis plus douter; le traître s'est trahi.
A d'autres loix, enfin, auroit-il obéi?

Et, n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même ?
De quel air l'insolent s'est-il humilié ?
Il excitoit ma haine, au lieu de ma pitié !
J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage
De ses respects forcés désavouer l'hommage.
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur !
Dans quel tems ? au moment que, malgré ma colere,
Le traître me faisoit sentir que j'étois pere,
Que toute ma fureur m'alloit abandonner !
Que sais-je ? quand mon cœur eût pu lui pardonner...
Que cette Lettre entr'eux marque d'intelligence !
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres !... Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir ?
Comment ont-ils osé songer à me trahir,
Moi, qui par tant de soins et de persévérance
De pénétrer les cœurs possede la science,
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets,
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre
Force tous mes voisins, tous les Rois à me craindre.
Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour !
Deux perfides, sans art et sans expérience,
Aveuglant ma raison et trompant ma prudence,
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'univers publie en ma faveur !...
Hélas ! ils m'abusoient, sans peine et sans étude ;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude.

Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu !...
O malheureux époux ! ô déplorable pere !
Où dois-tu t'arrêter, où porter ta colere ?...
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt !
Dans leur perfide sang étouffons cet affront ;
Mais, sur-tout, ménageons leur mort avec prudence ;
Par des chemins divers achevons ma vengeance.
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat :
Condamnons Andronic en criminel d'État...
Par un effort secret perdons l'Impératrice,
Et cachons, à la fois, son crime et son supplice.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, *seul.*

SERAI-JE encor long-tems dans cet état cruel?
Pourquoi laisse-t-on vivre un Prince criminel?
Cette lenteur funeste et cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude.
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on? L'Empereur, après notre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte et mon dépit ne l'ont que trop vengé!...
Que je souffre!... Je cede à mon impatience...
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance!
Je ne puis résister à tout ce que je sens...
(*Voyant paroître les Officiers des Gardes.*)
Mais, enfin, voici l'ordre et la mort que j'attends.

SCENE II.

ASPAR, GÉLAS, CRISPE, ANDRONIC.

CRISPE, *à Andronic.*

SEIGNEUR...

ANDRONIC, *l'interrompant.*

Je vous entends. On veut que je périsse?
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice!
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend!
Je le croyois moins tendre et mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace.
Qu'on me prépare un bain. Quand il faudra partir
Vous me trouverez prêt : revenez m'avertir.
(*Aspar sort.*)

SCENE III.

ANDRONIC, GÉLAS, CRISPE.

ANDRONIC.

MAIS, hélas! quel transport, quel mouvement me presse?

(*Crispe lui donne un fauteuil.*)

Que l'on me donne un siége... Il suffit; qu'on me laisse...

(*A Gélas et à Crispe, qu'il voit en pleurs.*)

Sortez donc. A mes yeux n'offrez point vos douleurs.
Que servent à mes maux les soupirs et les pleurs?

(*Gélas et Crispe sortent.*)

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul.*

IL est tems de s'armer d'une noble constance...
Où se termine, hélas! toute mon espérance?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'univers,
Maître, dès le berceau, de cent Peuples divers,
Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug, si long-tems, fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,

Je meurs, et, dans le cours de mes jeunes années,
Je vois d'un coup fatal trancher mes destinées !...
Mais, quoi ! toujours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort !
Il est à mon repos un si puissant obstacle
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux !
Furieux sans effet, amant sans espérance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance,
Pénétré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups...
Ah ! le Ciel me devoit être un peu moins contraire,
Laisser libre, du moins, ma flamme, ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un rival que je pusse immoler !
Enfin dans ces combats je ne saurois plus vivre,
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre...
Oui, je suis résolu... Mais, que deviendrez-vous,
Irène ? De mon pere évitez le courroux !
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,
L'Empereur en prendra de terribles alarmes !
Et que sais-je ? peut-être, en ce moment fatal,
Il me condamne moins en pere qu'en rival ;
Ah ! penser accablant où mon cœur s'abandonne !
Quel péril pour Irène, ô Ciel ! s'il la soupçonne !...
Princesse, que je crains que ses terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous !...
Voilà ce qui m'étonne, et non pas le supplice !...

Mais je touche au moment du fatal sacrifice !...
Ciel ! je t'offre ma mort ; appaise ta rigueur !...
Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur !...
Contre un barbare époux protége l'innocence !
Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense !

SCENE V.

ASPAR, GÉLAS, ANDRONIC.

ANDRONIC, *à Aspar.*

POURQUOI me montrez-vous un visage interdit ?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit ?

ASPAR.

Oui, Seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prêt ?

ASPAR.

Je frémis de le dire !

ANDRONIC.

Tout est prêt ?... Allons donc.

ASPAR, *à part.*

O vertu que j'admire !...

(*A Gélas.*)

Gélas, menez le Prince.

(*Andronic et Gélas sortent.*)

SCENE VI.

ASPAR, *seul.*

AH! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort!...
Sinistre événement! exemple redoutable!...
O perte pour l'Empire à jamais déplorable!...
De quels coups après-toi sommes-nous menacés?

SCENE VII.

IRÈNE, NARCÉE, ASPAR.

IRÈNE, *à Narcée.*

NON, je ne puis me rendre à tes soins empressés.
Je veux voir Andronic, en ce moment funeste,
Narcée, et lui donner tout le tems qui me reste...
(*A Aspar.*)
Que fait le Prince, Aspar? L'apprendrai-je, à mon tour?

ASPAR, *hésitant.*

Madame...

IRÈNE.

Expliquez-vous, parlez-moi, sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire.
Vous saurez tout.

IRÈNE.

Allez. Prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux, enfin, que je l'attends,
Prête à lui révéler des secrets importans.

(*Aspar sort.*)

SCENE VIII.

IRÈNE, NARCÉE.

NARCÉE.

MAIS, que prétendez-vous, et qu'est-ce que vous faites?
Madame, songez-vous à l'état où vous êtes?
Hélas, que je vous plains! Mon cœur, saisi d'effroi,
Regarde votre sort...

SCENE IX.

EUDOXE, IRÈNE, NARCÉE.

EUDOXE, *à Irène.*

CIEL! qu'est-ce que je voi?
Quel est votre dessein? Vous m'avez donc trompée?
Quoi! Madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici, par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs!
Quel succès de mes soins! Ah! l'aurois-je pu croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire?
Que dira l'avenir, tout l'Empire, un époux?

IRÈNE.

O Ciel! pour ces conseils quel tems choisissez-vous?
Hélas! en ma faveur soyez plus indulgente!
Je vais mourir, Eudoxe, et mourir innocente.
Vous m'avez vu toujours si soumise à vos loix
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois.
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches.
Je commence à sentir les fatales approches!
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel...
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie!
Mais tous leurs soins n'ont pu m'abuser un moment;
Et ma main et ma bouche ont pris avidement

Le vase criminel et la liqueur funeste,
Qui de mes tristes jours va consommer le reste !

EUDOXE.

Ah ! quittez ce dessein et cherchez du secours !

IRÈNE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
Non, non, qu'à l'Empereur je serve de victime !
Il croit son fils et moi noircis du même crime....
Ah ! courons le chercher : il est près de ces lieux.
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux !
Que les derniers regards de ce Prince fidele
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle ;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irène un seul moment ne vit pas après lui ;
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entiere à la sienne affligée ;
Qu'au même instant, la mort brisant les mêmes nœuds,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux...
Que rendue à celui pour qui seul j'étois née,
J'accomplisse, à la fin, toute ma destinée ! ...

(Elle fait quelques pas pour sortir, et est arrêtée par Gélas, qui survient.)

SCENE X.

SCENE X.

GÉLAS, IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

GÉLAS, *à Irène.*

MADAME, où courez-vous, et qu'allez-vous chercher?
Ah! plutôt de ces lieux il faut vous arracher!
Évitez un objet qui déchire mon ame!

IRÈNE.

Andronic est donc mort?

GÉLAS.

Il ne vit plus, Madame.
Je viens, en ce moment, de le voir expirer,
Dans le bain, que lui-même avoit fait préparer.

IRÈNE, *à Eudoxe et à Narcée.*

Soutenez-moi... Je cede après ce coup funeste...
(*A Gélas.*)
Et vous, du sort du Prince apprenez-moi le reste!

GÉLAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans frémir il entre dans le bain,
Offre ses bras, lui-même, en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang, qui coule à gros ruisseaux,
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant, il pâlit et ses yeux s'obscurcissent.
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent.

Son ame, avec son sang, trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Je me sens accabler !...
Donnez un peu de tems à mon ame abattue...
(*Après une courte pause.*)
C'est assez ; achevez un discours qui me tue.

GÉLAS.

Il leve au Ciel les yeux, pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
« O mort ! des malheureux unique et sûr asyle,
» Je verrois ton approche avec un œil tranquille
» Si du courroux vengeur, dont je subis la loi,
» La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi !
» Je crains... » En cet instant son ame s'est émue.
Il promene par-tout une inquiete vue :
« Pere cruel ! dit-il, d'un fils infortuné,
» Je te rends tout le sang que tu m'avois donné !
» N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage ! »
Alors de la parole il perd presque l'usage.
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus :
Ce ne sont que des mots toujours interrompus.
Son esprit se confond, le trouble s'en empare.
En de vagues projets il s'emporte et s'égare.
Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
Paroît tantôt tranquille et tantôt en fureur.
Enfin, son sang s'épuise et sa force succombe,
Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe.
Il meurt, et tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.

Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image
De ses persécuteurs je déteste la rage,
Et, craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à part.*

C'en est fait, à ses yeux la lumiere est ravie,
Éclatez, mes soupirs; sa mort vous justifie!

EUDOXE.

Quoi donc!....

IRÈNE, *à part.*

Regrets, transports, jusqu'ici retenus,
Paroissez; il est tems: je ne vous contrains plus...
Il est mort!... Ciel! quel sang a-t-on osé répandre!...
Reçois, du moins, les pleurs que je donne à ta cendre,
Cher Prince! Vois Irène, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur!....
Mais, hélas! du poison l'atteinte se redouble...
Je sens croître, à la fois, ma foiblesse et mon trouble;
Et le mortel venin, par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort!...

Non, non, je me trompois ; ils agissent ensemble :
Tous deux, en même tems... L'Empereur vient. Je
tremble...
Ma peine à son aspect vient de se redoubler !

SCENE XII.

L'EMPEREUR, IRÈNE, EUDOXE, NARCÉE.

IRÈNE, *à l'Empereur.*

SEIGNEUR, avant ma mort, j'ai voulu vous parler.
Andronic est puni ; je meurs empoisonnée...
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.
Une Lettre, aujourd'hui tombée en votre main,
A, sans doute, achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangere.
Sans honte, je l'avoue. Eh ! pourquoi le cacher ?
C'est le seul attentat qu'on peut me reprocher ;
J'en atteste le Ciel, ce Ciel dont la puissance
Au poids de nos vertus punit ou récompense.
Ni votre fils, ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir.
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle,
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle.
C'est dans ce même tems qu'un sacrifice affreux
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,

Un exemple d'horreur, qu'ils auront peine à croire.
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort.
Je passe, sans regret, dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie...
(*A Eudoxe.*)
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie.
Otez-moi de ces lieux, et que je puisse, au moins,
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins !
(*Eudoxe et Narcée emmenent Irène.*)

SCENE XIII et derniere.

L'EMPEREUR, *seul.*

Qu'entends-je ? quel effroi, quelle pitié soudaine,
S'empare de mon cœur, m'épouvante et me gêne !
Étoient-ils innocens, ou coupables, tous deux ?
Je ne sais... Mais, hélas ! que je suis malheureux !...

FIN.

TIRIDATE,

TRAGÉDIE,

DE CAMPISTRON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 *Février* 1691.

PERSONNAGES.

ARSACE, fondateur de l'Empire des Parthes.

TIRIDATE, fils aîné d'Arsace.

ARTABAN, second fils d'Arsace.

ÉRINICE, fille d'Arsace.

TALESTRIS, Reine de Cilicie.

ABRADATE, Prince du sang d'Arsace.

MITRANE, Seigneur Parthe et ami de Tiridate.

BARSINE, confidente de Talestris.

ORASIE, confidente d'Érinice.

TIMAGENE, Officier des Gardes d'Arsace.

GARDES ET SUITE.

La Scene est à Dara, Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arsace.

PRÉFACE.

FACTUM est autem post hæc ut sororem speciosissimam vocabulo Thamar adamaret Amnon filius David, et deperiret in eam valdè, ita ut propter amorem ejus ægrotaret. Lib. 11. Reg. Cap. 13.

« Il arriva ensuite qu'Amnon, fils de David, » devint si éperduement amoureux de sa sœur » Thamar, que l'excès de sa passion le rendit » malade à l'extrémité. » Au second Livre des Rois, Chapitre 13.

Voilà précisément le sujet de ma Tragédie. Le respect que nous devons aux Livres sacrés m'a empêché de le traiter sous les noms qui nous l'ont fourni. Je n'ai pas cru qu'il me fût permis de changer les faits importans de cette Histoire, et il m'étoit également défendu de les exposer sur le Théatre tels qu'ils sont véritablement. Je me suis donc borné à prendre les caracteres et quelques-uns des mouvemens de David, d'Amnon et d'Absalon, et de les donner à Arsace, à

Tiridate et à Artaban. J'ai été moins réservé pour la disposition de ma fable, et je me suis hardiment servi de tous les incidens naturels ou pathétiques que j'ai pu tirer de l'Écriture.

J'avoue qu'aucun Historien ne fait mention de l'amour de Tiridate pour sa sœur ; mais plusieurs assurent qu'il perdit la vie par une langueur dont la cause fut toujours inconnue. Cette circonstance m'a déterminé à lui donner le penchant funeste qui le rend criminel, et qui le fait mourir dans un tems où il devroit vivre le plus heureux et le plus puissant Roi de la terre. Tout ce que je dis des Parthes, de leur origine, de l'établissement de leur Empire et de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs loix, est vrai, à la lettre. Il n'y a qu'à lire Suidas et Justin, qui le rapportent de la même maniere.

Je ne répondrai point aux critiques que l'on m'a faites. Je prie seulement ceux qui ont condamné mon cinquieme acte de songer qu'un Auteur est indispensablement obligé de rendre un compte exact de ce que deviennent ses principaux personnages. Il ne faut pas douter que

cette nécessité ne produise toujours quelques scenes moins vives que les autres, mais il est impossible de l'éviter, à moins de faire un monstre en Tragédie, et de manquer à la regle du Théatre la plus essentiellement prescrite et la plus religieusement observée.

On a publié que les Parthes ne se faisoient pas un scrupule d'épouser leur sœur. Je ne sais sur quel fondement on a avancé ce fait. Pour moi, quelque soin que j'aie pris, je n'ai pu trouver d'exemple de ces mariages que chez les Perses; encore fut-ce plutôt une condescendance des Mages pour Cambise qu'une coutume généralement reçue et suivie par toute la nation. Je ne dis rien là-dessus que sur l'autorité d'Hérodote. Bien des gens se sont révoltés contre l'amour de Tiridate avant que d'avoir vu de quelle façon il est traité. Il y en a même que les applaudissemens qu'il a reçus n'ont pas guéris de leur prévention. Je suis bien-aise de leur dire que les sentimens les plus extraordinaires sont ceux qui réussissent le plus sur la scene, pourvu qu'ils soient justes et adoucis. Je suis si persuadé de cette vérité, que s'il m'arrive encore d'écrire

quelque Poëme Dramatique, je m'estimerai fort heureux de trouver un sujet comme celui-ci, et le succès qu'il a eu ne servira qu'à me faire prendre plus de précaution et de soin, afin de mériter du Public pour mon premier Ouvrage l'estime qu'il a témoignée pour ce dernier.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

LE sujet de cette Tragédie, qui est connu de tout le monde, est suffisamment indiqué dans la Préface de Campistron, pour que nous soyions dispensés de le détailler davantage ici.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR TIRIDATE.

« *Andronic* et *Tiridate*, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, passent dans l'esprit des connoisseurs pour ce que Campistron a fait de mieux. On convient qu'il a parfaitement traité, dans ces deux Pieces, des sujets que la politique et la Religion ne lui permettoient pas d'exposer sous leurs véritables noms, et que le succès a fait voir convenir parfaitement au Théatre. L'une et l'autre de ces Tragédies offrent de grandes beautés. Il semble néanmoins qu'*Andronic* l'emporte par les suffrages du Public, et *Tiridate* par ceux de l'Auteur, exprimés dans la Préface de cette derniere Piece. »

« Sans prétendre censurer les décisions du Pu-

blic, toujours justes et respectables, examinons seulement le sentiment de M. de Campistron, qui nous paroît assez bien fondé. Il est certain que la Tragédie d'*Andronic* a dû lui coûter beaucoup moins. Le fonds du sujet est très-connu : il est heureux, intéressant et théatral. Tous les caracteres, jusques à ceux des moindres confidens, sont marqués dans l'Ouvrage que M. l'Abbé de Saint-Réal en avoit composé d'après l'Histoire. L'Auteur convient qu'il en a fait usage ; il n'a presque eu que la peine de lui donner la forme dramatique, et c'étoit justement la partie dans laquelle il excelloit. Au lieu que lorsqu'il composa *Tiridate*, dont l'entreprise est sans comparaison plus difficile, il n'a eu aucun secours. «

« Il faut effectivement bien de l'art pour mettre au jour un sujet si délicat, et intéresser aussi fortement le Spectateur pour un Prince dont l'amour ne doit inspirer que de l'horreur. Malgré cela, on se trouve forcé de le plaindre, par les justes remords dont il est accablé. L'amour incestueux du fils de David a bien fourni à l'Auteur l'idée de traiter cette passion criminelle ; mais il a été

obligé d'inventer sa fable et les caracteres de ses personnages. Si Tiridate n'étoit pas plus vertueux qu'Amnon, comment pourroit-il toucher, comme il le fait, et exciter cette terreur et cette vive compassion, qui est le but de la Tragédie ? Quoi qu'en dise M. de Campistron, il n'y a gueres d'apparence qu'Artaban soit fait sur le modele d'Absalon. Arsace ressemble plus à David, par la tendresse extrême qu'il témoigne à ses enfans. Il faut convenir qu'en général la Piece est bien imaginée, qu'elle est conduite avec art, et qu'on y trouve des situations nobles et pathétiques. »

Cette Tragédie eut vingt-cinq représentations de suite dans sa nouveauté.

« Voici quelle étoit la disposition des rôles, lorsque cette Piece parut au Théatre pour la premiere fois. Ceux d'Arsace, de Tiridate, d'Artaban, d'Abradate, de Mitrane et de Timagène furent remplis par Champmêlé, Baron, Raisin, l'aîné, La Thorilliere, Roselis et Sevigny, et ceux d'Érinice, de Talestris et d'Orasie par Mesdemoiselles Raisin, Champmêlé et Poisson. »

« Le 13 Octobre 1727 les Comédiens Fran-

çois remirent au Théatre cette Tragédie, qui n'y avoit pas paru depuis quelques années. Cette reprise donna lieu à l'Abbé Pellegrin de publier des Observations sur ce Poëme, dans le *Mercure* de France, du mois d'Octobre 1728, sous le titre de *Dissertation critique sur la Tragédie de Tiridate.* Cet Ouvrage seroit meilleur si la partialité s'y faisoit moins sentir; mais elle est outrée, et souvent la Critique est injuste. »

« Durant une des reprises de cette Tragédie, Mademoiselle Le Couvreur et les autres Actrices qui y jouoient firent un changement à leurs habits, que le Public approuva, dit l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques.* Ces habits nouveaux, qui ont long-tems subsisté, étoient pareils à ceux des Dames de la Cour, c'est-à-dire des corps de robes à longues queues traînantes. De nos jours nous avons vu les femmes des Consuls Romains et des Héros Grecs, paroître avec des habits François, et ne différer de nos petites maîtresses que par une coiffure de mauvais goût, que le caprice de l'Actrice imaginoit et qu'elle faisoit souvent contraster avec son rôle. Les mêmes Consuls Romains et les mêmes Grecs,

couverts de la cuirasse antique et chaussés du cothurne, portoient nos chapeaux françois, surmontés d'un panache, qui rendoit encore cette coiffure plus barbare et la disparate plus choquante. On voyoit Ajax, Ulysse, Agamemnon, le casque en tête sur une perruque de Magistrat, et le bon Roi Priam, se promenant dans le camp des Grecs en Marchand Arménien. Les Comédiens ont enfin senti le ridicule de ces vêtemens. Mademoiselle Clairon et Le Kain, éclairés et conduits par l'amour de leur talent, ont introduit le costume, dont la nécessité étoit si évidente. Les paniers et les chapeaux ne paroissent plus dans le tragique, s'ils n'y sont essentiels. On dessine les habits d'après les antiques. Nos plus célebres Peintres sont consultés avant nos Marchandes de Modes et nos Tailleurs. »

TIRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.

L'AUROIS-JE pu prévoir ? Le Ciel ne me renvoie
En des lieux où j'ai cru partager votre joie
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains ?
Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous séparer peut-être on nous contraigne,
Parlez ; qui vous offense et qui dois-je haïr ?
Par quelles mains le sort a-t-il pu vous trahir ?
Contre qui faudra-t-il que ma vengeance éclate ?

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, oserai-je accuser Tiridate ?
Pourrai-je, sans trembler, exposant mon malheur,
Conter son injustice et montrer ma douleur ?

Peut-être tous mes maux, causés par sa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'intérêt d'un frere!

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus quand vous aurez appris
Qu'à mon retour ici sa froideur m'a surpris.
Dans ses discours glacés j'ai méconnu mon frere;
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre et sincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de son rang
Faisoit céder leurs droits aux tendresses du sang.
Artaban, comme vous, a sujet de s'en plaindre,
Et peut-être sa haine, ou ses soupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ses chagrins ne tombent point sur vous,
Et c'est contre moi seul que s'arme son courroux.
Mais de quels traits, grands Dieux! qu'il est impitoyable!
Cependant croirez-vous qu'au moment qu'il m'accable
Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs?
Je le vois pénétré de secretes douleurs.
Au milieu de la Cour cherchant la solitude,
Nourrissant son esprit de son inquiétude,
Insensible aux objets qui flattoient ses desirs,
Il respire à regret, il languit sans plaisirs;
Et son cœur, dévoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.
En vain l'art des humains cherche à guérir ce mal
Dont on ne connoît point le principe fatal.
En vain sur mille Autels le feu sacré s'alume,
Il n'en souffre pas moins; sa force se consume:
Il meurt; et, toutefois, dans son barbare sort,
Il semble s'applaudir de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui qui, montrant pour vous l'amitié la plus tendre
Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre?

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Sélencus...
Tous ses Soldats brilloient des trésors des vaincus;
Et des murs de Dara jusqu'aux bords de l'Euphrate
On entendoit voler le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flattant nos innocens desirs
De faire à nos travaux succéder nos plaisirs.
Votre charmante sœur, l'adorable Ériniee,
Avoit de mon amour reçu le sacrifice.
Flatté par nos succès, je viens offrir ma foi:
Je parle, enfin; j'obtiens le suffrage du Roi.
La Princesse obéit et consent que j'espere,
Quand le sort contre moi souleve votre frere,
Qui, de tous mes plaisirs barbare ravisseur,
Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur.
J'en ignore la cause, injuste, ou légitime:
Dans le fond de mon cœur je vais chercher mon crime
Et n'y découvre rien, jusques à cet instant,
Qu'un respect pour ce Prince et sincere et constant.
Toujours aux plus grands biens préférant sa tendresse,
J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse.
Dans les jeux de la Cour, dans l'horreur des combats,
J'ai depuis mon enfance accompagné ses pas;
Et quand dans les périls il s'est couvert de gloire
Mes yeux ont de si près éclairé sa victoire
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi,
Sa valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
Vos faits ont éclaté, votre vertu le gêne.
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos noms, en contant ses exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur, je le dois avouer à sa gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa victoire
Et rabaissoit le prix de ses travaux guerriers
Pour couronner mon front de ses propres lauriers;
Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son courage.
Mais il n'est plus le même.

ARTABAN.

En vain il vous poursuit;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le résoudre à voir mon hyménée
Quand sa langueur du sien recule la journée?
Talestris, sans se plaindre, en attend le moment.
Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son amant,
Sans que les tendres soins où sa flamme l'engage
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au Roi de donner le prix à votre amour.
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long-tems il vous traite en époux de sa fille,
Et lui seul a le droit de régler sa famille.

Je vais agir pour vous. Arsace en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à votre cœur.
Adieu; je sors.... Je vois Talestris qui s'avance.

(*Il sort.*)

SCENE II.

TALESTRIS, BARSINE, ABRADATE.

ABRADATE, *à Talestris.*

QUELS seront les effets de ma reconnoissance,
Madame? Chaque jour j'apprends, de tous côtés,
Jusqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bontés.
Vous n'avez point sucé cette haine implacable,
Ces cruels sentimens dont votre amant m'accable.
Soumise aveuglément à tous ses autres vœux,
Vous osez contre lui défendre un malheureux;
Et s'il vouloit par vous régler ma destinée,
Elle ne seroit pas long-tems infortunée!

TALESTRIS.

Oui, Prince, je voudrois finir vos déplaisirs;
Et peut-être le Ciel, sensible à mes soupirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous flatte.
Il va bientôt rentrer et passer par ces lieux.
Ne vous obstinez pas à paroître à ses yeux.
Il est chagrin, mourant et frere d'Érinice;

Il doit régner : il faut respecter son caprice.
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me préserve le Ciel d'y jamais résister !
Je vous laisse.

(*Il sort.*)

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

TU vois quelle est sa destinée ?
Je ne suis pas ici la seule infortunée ;
L'amour y fait encor d'illustres malheureux,
Barsine ! Mais, hélas ! que mes maux sont affreux !
Qu'ils passent, de bien loin, ceux que sent Abradate !

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate,
Madame ? Revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache ici par de trop forts liens !
Ne te souvient-il plus que sur mon hyménée
L'Orient tout entier fonde sa destinée ?
Que ce nœud seul acheve et confirme une paix
Que ses Rois ont juré de ne rompre jamais ?
Mon frere, dont la foi garantit leur promesse,
Par ses Ambassadeurs la demande sans cesse.

Cependant vainement ils en pressent le jour,
Le sort cruel confond leurs soins et mon amour.
Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Asie,
Des Rois les plus puissans arma la jalousie;
Ce Prince, dont le bras par des faits infinis
Renversa les projets de ses rivaux unis;
Ce Prince, dont je dois suivre la destinée,
Voit peut-être aujourd'hui sa derniere journée!

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau?
Quel malheur inconnu trouble un destin si beau?
Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de votre tendresse,
Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse?
N'en démêlez-vous point les secretes raisons?

TALESTRIS.

Non, et je n'ai conçu que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere
Menacent du trépas une tête si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler;
Il échappe à mes yeux, quelque soin que je prenne:
La cause est inconnue et la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succès
Se borne à la porter dans le dernier excès;
Et l'amour, dont le trouble augmente nos alarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes!

BARSINE.

J'ignorois les chagrins de son cœur affligé,
Et plains tous les malheurs où ce Prince est plongé!

TALESTRIS.

Je le vois... Ses douleurs semblent croître à ma vue.

SCENE IV.

TIRIDATE, MITRANE, TALESTRIS, BARSINE.

TIRIDATE, *à part.*

TALESTRIS en ces lieux ! O rencontre imprévue !

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur ? Quels importans sujets
Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce Palais ?
Cherchez-vous, peu soigneux de votre illustre vie,
A redoubler les maux dont elle est poursuivie ?

TIRIDATE.

Madame, un juste soin, trop long-tems différé,
M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.
Mais, hélas ! Jupiter refuse mes offrandes ;
Il rend mon sort plus triste et mes douleurs plus grandes !
De sa justice seule il écoute la loi,
Et sa bonté sans borne en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah ! j'espere...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Laissez préparer pour ma tête
Des vengeances des Dieux la prochaine tempête.
Je sens depuis long-tems leur bras appesanti,
Et toutefois mon cœur ne s'est point démenti.
En avançant ma mort, peut-être, ils me font grace.
Mais vous, dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez, abandonnez un Prince infortuné.

A souffrir, à mourir, je suis seul condamné ;
Car, ne nous flattons point, le Ciel veut que je meure.
Ma vie incessamment touche à sa derniere heure :
Je le sais, je le sens; mais j'atteste les Dieux
Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux !
Insensible à mon sort je déplore le vôtre.
Ils ne sont point marqués pour s'unir l'un à l'autre...
Le mien vole à sa fin, le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux essor.
Revoyez vos États; et vos soins pour la gloire
Vous pourront de ma perte arracher la mémoire !

TALESTRIS.

Dieux ! de quels sentimens m'osez-vous soupçonner ?
Quel indigne conseil venez-vous me donner ?

TIRIDATE.

Hélas !

TALESTRIS.

Vous soupirez, et vos sens s'affoiblissent !
Vos yeux sont offusqués des pleurs qui les remplissent !
Ce discours trouble encor votre cœur languissant :
Il aigrit vos douleurs en vous attendrissant.
Il faut le terminer... Seigneur, je me retire.
Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'inspire,
Je leur obéirai... Vous, cependant, vivez ;
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez.
Que le Ciel s'adoucisse et calme vos alarmes !
Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes larmes !
Heureuse si je puis, victime de ses coups,

Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous ;
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir votre bonheur égal à ma tendresse !

(*Elle sort, avec Barsine.*)

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENFIN nous sommes seuls, et je puis, grace aux Dieux !...
Mais quel dessein conduit mon pere dans ces lieux ?

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TIMAGENE, TIRIDATE, MITRANE.

ARSACE, *à Artaban et à Tiridate, qui veut sortir.*

(*A Mitrane et à Timagene.*)

DEMEUREZ, mes enfans... Et vous, qu'on se retire.

(*Mitrane et Timagene sortent.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN.

(*Ils s'asseyent tous les trois.*)

ARSACE, *à Tiridate.*

PRINCE, je vois en vous l'héritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrépide, fameux
Et tel qu'aux Immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus jugez quelle est ma joie!
Mais aussi dans quels pleurs votre pere se noie
Lorsqu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point le cours,
Est près de vous ravir aux plus beaux de vos jours!
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnue?
D'ambitieux desirs votre ame prévenue
Voit-elle avec chagrin votre pere en un rang
Où vous feront monter mon choix et votre sang?
Parlez; si vous brûlez de porter ma couronne,
Si c'est peu des États que Talestris vous donne,
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Je descendrai du trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous? ...

ARSACE, *l'interrompant.*

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils; c'est ma tendresse.

Si j'ai vécu toujours glorieux et puissant,
L'État retrouve en vous un courage naissant.
Eh! que perdrai-je, enfin, en vous cédant l'Empire?
Quelques jours de grandeur, que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas, l'un à l'autre ajoutés,
Mon fils, un seul des jours que vous nous promettez!

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie?
Quel remede à mes maux votre amour vient offrir!
Que vous les redoublez en voulant les guérir!
Moi, je pourrois régner en dépouillant mon pere?
Tombe plutôt sur moi toute votre colere!
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens;
Ils m'accableront moins que de tels sentimens!
Vivez, régnez, portez vos jours et votre Empire
Aussi loin que mon cœur l'espere et le desire;
Et croyez si le Ciel répond à mes souhaits
Que leur cours fortuné ne finira jamais!

ARSACE.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous faites:
Je n'attendois pas moins d'un fils tel que vous êtes;
Et c'est ce qui m'excite à ne rien négliger
Pour terminer vos maux, ou pour les soulager...
(*Aux deux Princes.*)
Un autre soin, mes fils, en ces lieux nous assemble.
Vous n'êtes point unis; je le sais, et j'en tremble.
Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus.
Hélas! de quels soupçons êtes-vous prévenus?
Suivrez-vous les transports d'une jalouse rage,

Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage ?
Je regne; mais songez, Princes, par quels chemins
Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains.
Né libre, sur les bords que le Tanaïs lave,
L'insolence des Grecs me traitoit en esclave.
A peine ma raison m'apprit mon triste état
Que je formai contr'eux un illustre attentat.
Mais Alexandre, encore au comble de sa gloire,
Tranquille, reposoit au sein de la victoire;
Et son divin génie, arbitre des mortels,
Sur les trônes dérruits s'élevoit des Autels.
Il mourut, ce Héros; la trahison, l'envie,
Au milieu de sa Cour, terminerent sa vie.
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter,
Une main parricide osa l'exécuter.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil et leurs haines,
Et chacun, demandant le prix de ses travaux,
S'attribuer l'Empire et braver ses rivaux,
C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos terres
Les Soldats échappés de tant de longues guerres,
Je vengeai les Persans des outrages reçus
Aux combats du Granique et d'Arbelle et d'Issus.
L'Orient avec joie en perdit la mémoire,
Et reprit sa fierté des fruits de ma victoire.
Les Parthes par moi seul libres et triomphans,
Promirent d'assurer mon rang à mes enfans.
Mon pouvoir par leurs loix devint héréditaire.
Ainsi mon sang, sorti d'une source vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,

Mérita le destin du sang des plus grands Rois.
Vous jouirez, mes fils, de cet honneur suprême;
Vos fronts seront un jour ornés du Diadême.
Mais, pour le maintenir dans toute sa splendeur,
Qu'une étroite amitié fonde votre grandeur.
Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie.
Donnez à l'univers un exemple éternel
Des merveilleux effets de l'amour fraternel.
Exemple entre les grands d'autant plus admirable
Qu'à peine la mémoire en conserve un semblable.
L'âge et mes longs travaux affoiblissent mes sens.
Déja ma vigueur cede à l'injure des ans:
Ma course va finir; et de toute ma gloire
La mort ne laissera qu'une éclatante histoire.
Mais lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau
Faites que sans regret je descende au tombeau,
Sûr de votre union et beaucoup moins illustre
D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre
Et détruit ses Tyrans, par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux fils si généreux!

ARTABAN.

Seigneur, bien que suivant l'ordre de la naissance
Tiridate avant moi dût rompre le silence,
Je crois, sans l'offenser, pouvoir, en liberté,
L'assurer le premier de ma sincérité.
S'il a pris de ma foi quelque secret ombrage
Ce doute injurieux le séduit et m'outrage.
Je sais qu'il a pour lui l'avantage du sang
Et qu'une juste loi l'appelle à votre rang.

Pour l'y faire monter je combattrai, moi-même.
Trop heureux si ma main soutient son diadême !
Satisfait des États qu'il m'aura destinés,
Dans leur possession mes vœux seront bornés ;
Ou si l'ambition me fait prendre les armes,
J'irai loin de son trône en porter les alarmes.
Seigneur, de mes desirs l'impétueuse ardeur
A pour objet la gloire et non pas la grandeur ;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puisse faire,
Que d'être dignement votre fils et son frere !

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous êtes-vous flatté,
Prince, que je vous cede en générosité ?
Connoissez Tiridate et rendez-lui justice.
La fortune des Rois n'a rien qui m'éblouisse ;
J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé.
Si je vous ai paru soupçonneux et troublé,
Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie
Les funestes chagrins qui dévorent ma vie.
Je vous l'ai déja dit ; de plus justes douleurs
Exercent mon courage et font couler mes pleurs !
De votre ambition j'aime la violence.
Prince, n'en bornez point la superbe espérance.
Sur de nombreux États on peut vous couronner.
Qui sait les conquérir doit savoir les donner...
(*A Arsace.*)
Oui, Seigneur ; si la Parque, à mes jours moins cruelle,
Éloigne de mon cœur son atteinte mortelle,
Je ne monterai point au trône qui m'attend
Qu'Artaban avec moi n'en puisse faire autant.

Vos enfans, animés du feu qui vous inspire,
Iront, à votre exemple, élever un Empire
Dans les climats brûlans, ou sous les Cieux glacés...
(*A Artaban.*)
Enfin, vous régnerez, mon frere; en est-ce assez?
Je réponds du succès que nous devons attendre
Puisqu'il reste des Rois successeurs d'Alexandre.

ARSACE, *à part.*

Dieux! que je sens de joie en ces heureux momens!
J'admire, avec transport, leur nobles sentimens!
Je ne crains plus la mort, que le destin m'apprête,
Puisque leur amitié soutiendra ma conquête,
Et que par ma valeur cet Empire élevé,
Doit être par la leur encor mieux conservé!...
(*A Tiridate et à Artaban.*)
Il ne me reste plus, après cette assurance,
Qu'à remplir d'un amant les vœux et l'espérance.
Abradate soupire, accablé de douleur.
Il est de votre sang; vous savez sa valeur?
Fondé sur ma parole, il adore Érinice...
(*A Tiridate.*)
Prince, n'écoutez plus un injuste caprice;
Souffrez que votre sœur l'accepte pour époux,
Que leur hymen...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Ah! Dieux! que me proposez-vous?
Abradate, enflammé d'un orgueil téméraire,
Abradate, l'objet de toute ma colere?..
Que j'expire plutôt, que...

ARSACE, *l'interrompant.*

Mon fils...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Non, Seigneur;
Un sujet ne doit point prétendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.
Vous-même, par les nœuds dont la force nous lie...
Considérez, Seigneur, dans quel auguste rang
Vos vertus, vos exploits ont porté votre sang.
Songez qu'en ce degré de gloire et de puissance.
Vous voyez tous les Rois briguer votre alliance.
Pouvez-vous vous résoudre à les offenser tous
En donnant à ma sœur un sujet pour époux?
Non qu'il n'ait des vertus que j'admire, moi-même;
Mais à tant de vertus il manque un Diadême.
Il est d'autres honneurs pour le récompenser;
Accablez-l'en: je crois devoir vous en presser.
Je serai le premier à lui rendre justice.
Mais pour un rang plus haut réservez Érinice.
Enfin, si mes respects, si mes mortels ennuis
Vous ont rendu sensible à l'état où je suis,
N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma misere
En forçant votre fils à se plaindre d'un pere!

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ARSACE, ARTABAN.

ARTABAN.

SEIGNEUR, de quels chagrins son cœur est agité!

ARSACE.

Je ne sais que résoudre en cette extrémité.
Il m'offense, il m'aigrit par cet orgueil farouche.
Cependant, je le plains; sa disgrace me touche!
Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté
Puis-je user contre lui de mon autorité?
J'accorde quelques jours encore à son caprice;
Mais, Prince, après ce tems je lui rendrai justice.
Allez voir Abradate et flatter son tourment.
Jurez-lui, de ma part, que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de sa tendresse.
J'en atteste les Dieux, mon fils, et je vous laisse.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

ARTABAN, *seul.*

AH ! pour le consoler quels seront mes discours ?...
Mais ne nous lassons point de servir ses amours.
Faisons céder mon frere ; et, malgré son caprice,
Assurons par l'hymen le destin d'Érinice.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

TIRIDATE vient-il?

TIMAGENE.

Oui, Seigneur, le voici.

SCENE II.

TIRIDATE, MITRANE, ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE, *à Tiridate.*

POUR des soins importans je vous appelle ici,
Prince. Puisque vos yeux regardent sans envie,
Dans le rang où je suis, les restes de ma vie,
Je dois, jusqu'à la fin, en digne Potentat
Dispenser la Justice et régler mon État.
Jamais, depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet État redoutable,
De si grands intérêts ne se sont présentés.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? quels périls...

ARSACE, *l'interrompant.*

Écoutez.

Je ne veux point parler de l'hymen d'Érinice.
Je crois que, la raison domptant votre caprice,
Vous viendrez, dès ce jour, en presser le moment
Et rougir à mes pieds de votre emportement.
Songez-y. Dès long-tems Talestris amenée
Voit de votre union reculer la journée.
Des maux que vous souffrez le dangereux poison
Auprès d'elle vous prête une juste raison ;
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangeres
Ce long retardement et nos craintes sinceres.
Son frere, tous ces Rois sur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la foi des traités.
Pendant notre entretien assemblés pour m'attendre,
Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'apprendre.
Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous,
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des alarmes ?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la paix ?
La honte d'être encor supplians, ou défaits.

ARSACE.

Prince, on n'est pas toujours suivi de la victoire.
Un Roi ne doit jamais, s'enivrant de sa gloire,
Négliger l'équité parce qu'il est heureux :
La Fortune souvent a des retours fâcheux ;

Et tel a vu long-tems sa grandeur infinie
Que le sort, à la fin, couvre d'ignominie.
Ce n'est pas que, frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie et la fureur;
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Justifions nos droits au reste de la terre.
Otons un vain prétexte à leur inimitié,
Et des Parthes lassés prenons quelque pitié.
Je sais qu'en triomphant les États s'affoiblissent:
Le Monarque est vainqueur et les Peuples gémissent.
Dans le rapide cours de ses vastes projets,
La gloire dont il brille accable ses sujets.
Ainsi pour détourner une guerre odieuse,
Peut-être également funeste et glorieuse,
Au pieds de nos Autels je prétends, dès demain,
Prince, que Talestris reçoive votre main.

TIRIDATE.

Quoi! dès demain, Seigneur?

ARSACE.

Oui, mon fils, cette fête,
Par mes ordres, déja se publie et s'apprête.
Le délai le plus court en seroit dangereux.
Enfin je l'ai promis: il le faut; je le veux.
Adieu, préparez-vous.

(*Il sort avec Timagene.*)

SCENE III.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE, *à part.*

CIEL ! quelle est ma surprise!

MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favorise,
Seigneur ; de Talestris vous connoissez le cœur ?
A peine votre flamme égale son ardeur.
Quels plaisirs vous promet une Reine si belle !

TIRIDATE.

Hélas ! que n'est son cœur moins tendre et moins fidele !
Que ne vois-je finir ses amoureux transports !
Qu'elle m'épargneroit de trouble et de remords !

MITRANE.

Est-ce vous qui parlez ? Que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Oui, Mitrane, il est vrai ; j'en rougis, j'en soupire :
Tu me vois malheureux, languissant, abattu....
Je meurs... Mon infortune a lassé ma vertu ;
Mais de tous les malheurs dont le destin m'accable
L'hymen de Talestris est le plus redoutable!

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, et plus je suis surpris.
Quel crime ou quel caprice a proscrit Talestris?

Votre ame d'autres feux seroit-elle embrasée ?
Négligez-vous, Seigneur, une conquête aisée?
Seroit-elle coupable ? êtes-vous inconstant ?

TIRIDATE.

Je vois toujours en elle un mérite éclatant.
Son austere vertu, loin d'être condamnée,
Ne peut être un instant justement soupçonnée ;
Mais, sans vouloir porter tes regards curieux
Jusques dans un secret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un amour qui me gêne :
Tourne ailleurs les desirs et le cœur de la Reine.
Elle connoît ton zele et se confie à toi :
Tu peux seul la résoudre à s'éloigner de moi.
Sauve-moi de l'horreur de lui montrer, moi-même,
Qu'après tant de sermens c'est en vain qu'elle m'aime.
Dis-lui que quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours.
Fais que de ses douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure, au moins, sans entendre ses plaintes!

MITRANE.

Moi! Seigneur ? Pensez-vous de quoi vous me chargez?
Dispose t-on des cœurs par l'amour engagés ?
Que peuvent les raisons où regne sa puissance ?
J'agirai ; mais, Seigneur, je réponds, par avance,
Que je n'obtiendrai rien... Dieux! ne voyez-vous pas
Quels désordres nouveaux vont troubler vos États ?
Quels feux vont s'allumer? quel courroux, quelle haine,
Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la Reine ?
Si vous l'abandonnez ?

TIRIDATE.

Tes soins sont superflus.
Que servent des raisons qui ne me touchent plus ?
Qu'un autre s'intéresse au repos de l'Empire ;
Songe qu'en ce moment à peine je respire ;
Qu'accablé de mes maux je ne puis...

(*Il s'arrête.*)

MITRANE.

Achevez.
Déclarez un secret que vous me réservez.

TIRIDATE.

Ah! que plutôt des Dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce secret effroyable,
Obscurcisse à jamais ce soleil qui nous luit,
Et couvre l'univers d'une éternelle nuit!
Je ne sais quel forfait irrite leur justice :
Je crains, en te parlant, de t'en rendre complice ;
Mais de tout leur pouvoir leur courroux soutenu
Punit, sans doute, en moi quelque crime inconnu,
En laissant concevoir à mon ame parjure
Mille injustes projets dont frémit la nature,
Mille indignes transports, mille horribles desirs,
Qui font, en même tems, mes maux et mes plaisirs,
Que ma vertu combat et jamais ne surmonte,
Et dont ma mort ne peut assez cacher la honte!

MITRANE.

(*Voyant des pleurs échapper des yeux de Tiridate.*)

Quels terribles discours... Mais vous versez des pleurs!
Je vous vois succomber à vos vives douleurs!...

Parlez, Seigneur... Le Ciel approuve ma priere ;
Achevez de m'ouvrir votre ame toute entiere...
Ne me répondrez-vous que par de longs soupirs ?
Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs ?
Ne m'honorez-vous plus de votre confiance ?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma prudence !
Elle peut vous servir ; vous ne l'ignorez pas ?

TIRIDATE.

Laisse, au moins, de mon cœur cesser les durs combats.
Toute ma force cede à leur effort barbare !
Apprends tout... puisqu'il faut que je te le déclare.
Je vais par cet aveu perdre ton amitié ;
Tu me refuseras jusques à ta pitié.
Indigné, tu fuiras ma vue abominable :
Tu frémiras d'avoir un ami si coupable ;
Et, toutefois, grands Dieux ! devrois-je être accusé
D'un joug que ma raison a toujours refusé ?
Car enfin de mon crime elle n'est point complice...
C'est malgré son pouvoir que j'adore Érinice.

MITRANE.

Votre sœur ?

TIRIDATE.

Je prévois par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Épargne-toi ce soin. C'est un mal sans remede.
Si j'avois pu dompter l'amour qui me possede,
Dès long-tems mon courage en auroit triomphé,
Et, sans rien te devoir, je l'aurois étouffé.
Respecte mon malheur ; plains-moi : je le mérite.

Dévoré d'une ardeur que chaque instant irrite,
Je m'affoiblis, je souffre un tourment infini...
(*A part.*)
Juste Ciel ! tu le sais, je suis assez puni ?
Ta vengeance épuisée a comblé ma misere,
Et je puis désormais défier ta colere !

MITRANE.

Non, je ne prétends point accroître vos douleurs;
Au lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs.
Quel est votre dessein ? que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

Le seul trépas; hors lui je n'ai rien à prétendre.
Aux Dieux, avec ardeur, j'ose le demander.
Ils me haïssent trop; loin de me l'accorder,
Ils semblent ajouter des forces à ma vie,
Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.
Du fer, ou du poison l'infaillible secours
Au gré de mes desirs pourroit trancher mes jours,
Il est vrai; mais il faut t'avouer ma foiblesse:
D'invincibles liens me retiennent sans cesse.
Non, que quand je m'apprête à me percer le sein
La nature s'étonne, ou change mon dessein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage;
Mais mon amour lui seul surmonte mon courage.
Je chéris mon tourment, tout violent qu'il est;
Ma passion m'occupe et ma douleur me plaît.
Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame;
Juge de mes malheurs par l'excès de ma flamme !
Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais;
Que tout autre que toi les ignore à jamais,

Et que j'expire avant que la Princesse apprenne
La source de mes maux et l'objet de ma peine.
A lui cacher mes feux j'applique tous mes soins.
Quelle horreur si ses yeux en étoient les témoins !
Je l'aime sans espoir ; mais ma fureur jalouse
Ne sauroit consentir qu'Abradate l'épouse.
Je ne la verrai point récompenser ses feux ;
Et tant que je respire il ne peut être heureux.
De tout ce que je dis, de tout ce que je pense
Je sens avec effroi que ma vertu s'offense ;
Mais telle est de mon sort l'insurmontable loi
Que tous mes sentimens se forment malgré moi.
Mon cœur n'en conçoit plus que ma raison avoue,
Et de tous ses conseils ma passion se joue.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

ARTABAN, TIRIDATE, MITRANE.

ARTABAN, *à Tiridate.*

SEIGNEUR, je vois vos yeux troublés !

TIRIDATE.

Hélas ! Prince, mes maux sont encor redoublés ! ...
Adieu, je vais chercher un repos nécessaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire !

(*Il sort, avec Mitrane.*)

SCENE V.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN, *à part.*

Que son malheur me touche, hélas!

ABRADATE.

Hé bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans mon cœur?...
Mais je lis dans vos yeux le sort que je dois craindre!

ARTABAN.

Oui, Prince, il est trop vrai, je ne puis que vous plaindre.
Non que votre bonheur ne vous soit assuré:
Le Roi vous en répond; mais il l'a différé.
Il n'a pu refuser cette grace à mon frere.
Moi-même, malgré moi, touché de sa priere,
Oubliant les égards dûs à notre amitié,
J'ai senti que ses maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah! vous m'abandonnez! Qu'ai-je encore à prétendre?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un amour si tendre.
Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter.
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ai pu contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne suis plus jaloux que de son grand courage...

Ma sœur vient... Je pourrois troubler votre entretien;
Je vous laisse.

ABRADATE.

Seigneur, je n'espere plus rien !

(*Artaban sort.*)

SCENE VI.

ÉRINICE, ORASIE, ABRADATE.

ABRADATE, *à Erinice.*

MADAME, c'en est fait, tout me devient contraire,
Tiridate, Artaban, les Dieux et votre pere.
Trahi, de tous côtés, il ne me reste plus
Qu'à terminer mes jours, désormais superflus !
On me hait, on m'accable et je me hais, moi-même.

ÉRINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime ?
Et votre vie est-elle un fardeau si pesant
Que vous ne la voyiez que d'un œil méprisant ?
Quel honteux désespoir à la mort vous entraîne ?
Votre malheur est grand, j'en juge par ma peine ;
Mais, quoi ! les sentimens que j'ai conçus pour vous
Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux ?
Vous voyez chaque jour mes plus tendres alarmes.
Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs larmes ;
Je les verse, sans art, dans tous nos entretiens.

Tels que sont vos chagrins je vous montre les miens ;
Je soupire avec vous quand vos soupirs s'échappent :
Mon cœur se sent briser quand vos plaintes le frappent.
Je ne vis que pour vous ; je n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que selon vos souhaits.
Je n'ai point de transport dont vous ne soyiez cause.
Ciel ! quel est mon malheur si tout ce que j'oppose
Aux traits dont le Destin cherche à vous accabler
N'est pas assez puissant pour vous en consoler !

ABRADATE.

Excusez les erreurs d'un amant déplorable !
Madame, votre cœur n'est que trop pitoyable !
Vous faites plus pour moi que je n'ose espérer ;
Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer
Quand je vois renverser la prochaine espérance
D'un hymen tant promis à ma persévérance !

ÉRINICE.

Eh ! bien, Prince, faut-il, par un dernier effort,
Et vous prouver ma flamme et changer votre sort ?
Tiridate, lui seul, cause votre infortune.
Je vais lui déclarer qu'elle nous est commune.
Il m'a toujours fait voir une tendre amitié ;
Mes soupirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire !
Je consens d'en montrer tout l'excès à mon frere.
On pourra m'en blâmer ; mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous êtes heureux !

ABRADATE.

Ah ! Madame, comment eussai-je osé prétendre...

ÉRINICE, *l'interrompant.*

Un véritable amour ne peut trop entreprendre! . . .
Allez, Prince; attendez le sort d'un entretien
D'où dépend désormais votre sort et le mien. . .
Adieu. . . Si par mes pleurs je fléchis Tiridate
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flatte;
Ou, si je n'obtiens rien, je vous donne ma foi
Que vous serez encor moins à plaindre que moi!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS, *à part.*

JE vois Mitrane. Allons, satisfaisons notre ame;
Acquittons-nous des soins que je dois à ma flamme...
Écoutez-moi, grands Dieux dissipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moi!
Accablez Talestris, conservez Tiridate!
Faites qu'en sa faveur votre puissance éclate...
(*A Mitrane.*)
Mitrane, puis-je voir ce Prince infortuné?

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné,
Madame; épargnez-lui la contrainte nouvelle
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle!

TALESTRIS.

Quoi donc! prétendez-vous, loin de le soulager,
Que ma vue et mes soins servent à l'affliger?
Avez-vous remarqué qu'il craigne ma présence?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il se fait violence:

Il retient les soupirs, il dévore les pleurs
Que, libre et sans témoins, il donne à ses douleurs.
M'en croirez-vous? laissez à son inquiétude
La flatteuse douceur d'un peu de solitude;
Laissez-le en liberté se plaindre et soupirer!

TALESTRIS.

Dieux! quel nouveau malheur m'osez-vous déclarer?
Lorsque le Roi m'apprend que mon hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête,
Quand les vœux de l'Asie et les miens sont remplis,
Je vois tous mes projets renversés par son fils!

MITRANE.

Madame...

TALESTRIS, *l'interrompant.*

Ce n'est point une illusion vaine:
D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne.
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé;
Il lui fait voir le coup dont il est menacé!....
Oui, le Ciel met enfin le comble à ma disgrace!
De mes plus tendres soins Tiridate se lasse;
Il évite ma vue, il fuit mon entretien.
Quel Démon de nos cœurs a brisé le lien?
Dans quel abîme, hélas! ma tendresse me guide
S'il est vrai que mes pleurs coulent pour un perfide!

MITRANE.

Le soupçonneriez-vous d'une infidélité?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penser dans cette extrémité?
Vous même, diriez-vous ce que vous m'osez dire
Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire?

C'est

C'est lui qui vous engage à me parler ainsi,
Et par son ordre exprès vous m'arrêtez ici.
Eh ! pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma présence ?
Dans ses vaines terreurs je vois son inconstance :
Tout me l'apprend ; son trouble et ses regards confus,
Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus.
Mon ame, malgré moi, de soupçons occupée,
Est trop tendre, en effet, pour n'être pas trompée!

MITRANE.

Madame, songez-vous...

TALESTRIS, *l'interrompant.*

Qu'on ne m'en parle plus.
Je n'entends qu'à regret des discours superflus.
Laisse-moi, de mes maux interprete sinistre,
D'un infidele amant trop fidele ministre!
Va lui conter mon trouble et ton barbare soin ;
Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes transports contre un ingrat que j'aime
Ne me permettent pas... Mais le voici, lui-même!

SCENE II.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS, *à Tiridate.*

Seigneur, ne feignez plus; mes yeux se sont ouverts.
Je vois que votre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifférence, ou quelque ardeur nouvelle
Ont détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous, Madame?... En l'état où je suis
Faut-il que votre plainte irrite mes ennuis!

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang, j'aimerois à vous rendre
Le calme et le bonheur que vous deviez attendre;
Mais, Seigneur, votre sort ne dépend plus de moi.
Avouez-le? Saisi de remords et d'effroi,
Votre sincérité ne se trahit qu'à peine,
Et montre, malgré vous, que la feinte vous gêne?
J'ai toujours démêlé vos secrets sentimens;
Mes yeux sur votre front lisent vos mouvemens:
Je vous ai trop aimé pour ne vous pas connoître!

TIRIDATE.

Qu'osez-vous soupçonner?

TALESTRIS.

Vous attendez, peut-être,
Que, désormais livrée à des transports jaloux,
En reproches sanglans j'éclate contre vous?

Que, pour vous ramener par de justes alarmes,
Je présente à vos yeux toute l'Asie en armes ?
Tous ses Rois déja prêts à venger mes appas,
Tous ses Peuples unis ?... Vous ne les craignez pas !
Vous ne jouirez point, ingrat ! de ma foiblesse.
Tranquille, en apparence, et de mes sens maîtresse,
Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le soin de vous punir ;
Bien que vous m'exposiez, sans égard, sans justice,
A toutes les horreurs d'un éternel supplice,
Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort
Me couvre d'infamie et me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce sera moi, Madame ;
Et mes derniers soupirs justifîront ma flamme.
Vous connoîtrez alors...

TALESTRIS, *l'interrompant.*

Prince, tous ces discours
Pour guérir mes soupçons sont d'un foible secours !...
Que dis-je ? en ce moment vos yeux, votre contrainte
M'en donnent de nouveaux et confirment ma crainte ;
Mais il me reste encore assez de liberté
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté,

(*Elle sort, avec Barsine.*)

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

Que je crains ses soupçons, sa flamme et sa colere!
Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché?...
Mais, Seigneur, de son sort n'êtes-vous point touché?
Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes?

TIRIDATE.

Ah! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pu ses charmes?
Mais, du moins, si l'amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend suffit pour la venger!
Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie
De mes sens révoltés permet la tyrannie,
Que prêt à succomber à la noire fureur
Dont le nom seul inspire une invincible horreur,
Mon cœur, presque entraîné par ce penchant rapide,
Craigne encore les noms d'ingrat et de perfide?
Non, non, détrompe-toi. Grace au courroux des Dieux,
Il faut pour m'étonner des noms plus odieux!
Rien ne me touche plus que ma honte et ma flamme;
Toutes deux, tour-à-tour, tyrannisent mon ame.

Que j'ai tantôt souffert! Que de trouble et d'effroi
M'a causé l'entretien de mon frere et du Roi!
Non, jamais ma raison de tant d'horreurs saisie
Ne se défendit moins contre ma jalousie!

MITRANE.

Vous ne songez donc plus qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel?

TIRIDATE, *à part.*

Irrévocable arrêt dont la rigueur me tue,
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abattue?
Du trône qui m'attend tranquille possesseur,
Il m'est donc défendu de couronner ma sœur?
Et je puis élever une esclave à l'Empire,
Sans qu'une loi barbare ose me contredire!

MITRANE.

Qu'entends-je? vos transports, à l'excès parvenus,
D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus?
Ne travaillez-vous plus, du moins, à les contraindre

TIRIDATE.

Je ne vois que la mort qui puisse les éteindre!

MITRANE.

Mourez donc, et cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux, la honte qui les suit.
N'attendez point de moi de lâche complaisance:
Je vous vois à regret vivre sans innocence.
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroyable où vous allez tomber,
Je ne saurois souffrir que vous viviez sans gloire.
Des droits les plus sacrés vous perdez la mémoire;
Votre cœur se nourrit dans l'horreur de son choix.

Par le mépris des Dieux, des hommes et des loix.
Rougissez des excès où sa flamme l'emporte!

TIRIDATE.

Que veux-tu ? chaque jour elle devient plus forte.
A la surmonter même il ne faut plus songer...
Mais la fuite et le tems pourront me soulager.
Je ne puis vivre ici sans y voir la Princesse,
Et ses moindres regards irritent ma tendresse,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
Sous un Ciel étranger mon sort sera plus doux.
Allons ensévelir dans le fond de l'Asie
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalousie.
Partons, et choisissons des climats écartés
Où mes soupirs, au moins, ne soient point écoutés!

MITRANE.

Etes-vous résolu ?

TIRIDATE.

Je meurs si je differe!
Cachons à Talestris ce départ nécessaire.
Quand je serai parti, je consens que le Roi
Récompense Abradate, en couronnant sa foi...
Qu'ai-je dit, et mon cœur pourra-t-il y souscrire?
N'importe, je le veux; en vain il en soupire.
Va, cours tout préparer; ménage les instans:
Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus tems!

(*Mitrane sort.*)

SCENE IV.

TIRIDATE, *seul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me pese...
Je te rends grace, ô Ciel! ta colere s'appaise,
Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur
Qu'il évite un objet de ma raison vainqueur!
J'ose même espérer qu'à jamais étouffée
Ma flamme à ma vertu servira de trophée,
Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel
Naîtra des feux éteints d'un amour criminel...
Je ne te verrai plus, ô sœur fatale et chere!
Les mers entre nous deux vont servir de barriere!
Je ne te verrai plus; et toutes tes beautés
N'agiront que de loin sur mes sens enchantés!
(*Appercevant entrer Erinice.*)
Désormais je pourrai... Mais je la vois encore;
Sa présence rallume un feu qui me dévore!...
Je ne me connois plus... Impitoyables Dieux!
Quel tems choisissez-vous pour l'offrir à mes yeux!

SCENE V.

ÉRINICE, ORASIE, TIRIDATE.

ÉRINICE, *à Orasie.*

QUE je crains le projet où mon amour m'engage,
Orasie !

ORASIE.

Est-il tems de manquer de courage?
Songez que votre sort ne dépend que de vous :
Parlez ; et Tiridate attendri...

ÉRINICE, *l'interrompant.*

Laisse-nous.

(*Orasie sort.*)

SCENE VI.

TIRIDATE, ÉRINICE.

ÉRINICE.

DANS l'excès où le Ciel a mis votre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous être importune.
Si par mes sentimens je n'avois mérité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je souffre à vous voir dans cet état funeste!
J'implore chaque jour la Justice céleste ;

Pour vous sur les autels je prodigue l'encens.
Cependant, tous mes vœux demeurent impuissans.

TIRIDATE.

Ah! ma sœur, est-il vrai que mon malheur vous touche?
Que cet aveu me plaît, sortant de votre bouche!
Que j'en suis soulagé!... Dieux! quel puissant secours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toujours!
Mais, quoi que vous disiez pour flatter votre frere,
L'intérêt de mon sort ne vous occupe guere!
D'autres soins, d'autres lieux arrêtent vos desirs:
La Cour à votre cœur offre mille plaisirs,
Et leur appât flatteur vous y retient sans cesse!

ÉRINICE.

Hélas! que ce reproche offense ma tendresse!
Prince, vous le savez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds si puissans
Que, dans quelque disgrace où le destin vous mene,
Je...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Non, votre amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépeignez avec trop de froideur:
Un zele impétueux parle avec plus d'ardeur.
Ah! que vous êtes loin de celle qui m'enflamme!
Que vous imitez mal les transports de mon ame!
Vous ignorez encor les plaisirs infinis
Répandus sur deux cœurs parfaitement unis,
Lorsqu'ils sont parvenus à lier leur fortune,
A se rendre la joie, ou la douleur commune,
A se chercher sans cesse, à ne se cacher rien!

ÉRINICE.

Ah ! quel cœur connoît mieux ces plaisirs que le mien ?
Et, pour vous en donner une preuve sincere,
Je viens vous révéler le plus secret mystere.

TIRIDATE.

(*A part.*)

Quoi !... Que veut-elle dire ?

ÉRINICE.

Ah ! je n'ose, je crains...
Le trouble de vos yeux confond tous mes desseins.
Encor plus que jamais, quoi que je me propose,
Votre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.
Je le vois ; toutefois, il faut vous découvrir
Le sort...

TIRIDATE, *à part.*

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ÉRINICE, *à part.*

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est vaine.
Éclatez, mouvemens dont la force m'entraîne...
(*A Tiridate.*)
J'aime ; mon cœur, tenté par de charmans attraits,
N'a pu vaincre l'Amour, et parer tous ses traits.
Abradate... A ce nom je rougis, je soupire.
Ne pénétrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ?
Seul, vous vous opposez aux volontés du Roi.

TIRIDATE, *à part.*

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur moi !

ÉRINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flamme.
Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon ame.

J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts :
Mes yeux, comme les siens, aux larmes sont ouverts ;
Et même en cet instant un intérêt si tendre,
Mes craintes, mes transports, me forcent d'en répandre.
Hélas ! par un refus vous me désespérez...
(*Elle ne peut retenir ses pleurs.*)
Que ne peut ma douleur...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Quoi ? ma sœur, vous pleurez ?

ERINICE.

En êtes-vous surpris ? Ce n'est que par des larmes
Qu'un amour violent exprime ses alarmes.
Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut penser !

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur se sent percer !

ÉRINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute.
Assurez mon bonheur. Qu'est-ce qu'il vous en coûte ?
Mon frere, au nom des Dieux !

TIRIDATE.

Ah ! c'est trop combattu ;
Contre tant de malheur je manque de vertu !
Laissez-moi.

ÉRINICE.

Quels regards ! quelle sombre tristesse !
Mon frere, qu'avez-vous ?

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse...
Je me meurs !

ÉRINICE.

Ah! rentrons ; je conduirai vos pas.
Venez...

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me secourez pas!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUI, je crois qu'à la fin, ne pouvant plus me taire,
Ma bouche eût de mes feux déclaré le mystere;
Mais, lorsque de mes sens l'usage suspendu
Donnoit presque la mort à mon cœur éperdu,
Érinice est sortie; et sa prompte retraite
Rend, malgré mes transports, ma victoire parfaite.
Quels combats! quels efforts! Mitrane, conçois-tu
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu?
Pour son heureux amant j'ai vu couler ses larmes.
Hélas! que sa douleur ajoutoit à ses charmes!
Qu'elle aime tendrement! qu'elle est belle, grands Dieux!
Que sa beauté flattoit et mon cœur et mes yeux!...
Mais puisque de mes feux ménageant le mystere
Je n'en ai fait encor que toi dépositaire,
Ils ne paroîtront point. Partons... As-tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé?

MITRANE.

Oui, Seigneur ; et bientôt, au gré de votre envie,
Vous quitterez un lieu funeste à votre vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre et reviens m'avertir.

(*Mitrane sort.*)

SCENE II.

TIRIDATE, *seul.*

OU me vois-je réduit par le Ciel en colere !
Près de régner, je sors du Palais de mon pere ;
J'abandonne une Cour, dont je fais tout l'espoir.
Mais telle est désormais la loi de mon devoir !
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.
Garderai-je toujours un secret qui m'accable ?
Puis-je m'en assurer ? Si jusques à ce jour
La raison plus puissante a fait taire l'amour ;
Si j'ai pu voir ma sœur me découvrir sa flamme
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame,
Si de cet entretien je suis sorti vainqueur,
Dans un autre l'amour entraînera mon cœur !
Se garantira-t-il d'un moment de foiblesse ?...
Si je te revoyois, redoutable Princesse,

J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu.
Il est, comme à la vie, un terme à la vertu !
Que de mes mouvemens la contrainte me gêne !
Que je pense à regret !... Mais que veut Timagene ?

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

ABRADATE, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate ?... Ah ! ce nom suffit pour me troubler....
M'osez-vous, de sa part, porter cette priere ?

TIMAGENE.

Lui refuserez-vous une grace derniere ?
Seigneur, il la demande avec tant de transport
Que j'ai cru...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Me ferai-je encore cet effort?...
Mais, qu'attend-il de moi? C'est en vain qu'il espere
Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire ;
Sa présence, sa plainte aigriront mon courroux !

TIMAGENE.

Non seigneur, il ne veut qu'embrasser vos genoux.
Cette foible douceur borne son espérance.
Irai-je l'avertir ?

TIRIDATE

Importune présence !
Soutiendrai-je sa vue, et d'un cœur affermi
Opprimerai-je un Prince, autrefois mon ami,
Digne par cent vertus de l'hymen d'Érinice,
Et qui n'est malheureux que par mon injustice?...
Que, malgré mes fureurs, je souffre en l'accablant!
Son approche a rendu mon courage tremblant...
Qu'il vienne; je l'attends.

(*Timagène sort.*)

SCENE IV.

TIRIDATE, *seul.*

Prêt à dompter mon ame,
Voyons-le sans courroux et couronnons sa flamme.
Commençons à me vaincre en faveur d'un rival:
Il n'a que trop gémi d'un caprice fatal!...
Qu'un cœur né vertueux se trahit avec peine!...
Non; le mien ne sent plus une barbare haine...
(*Voyant paroître Abradate.*)
Dieux! elle se redouble au moment que je voi
L'objet qui la nourrit paroître devant moi!

SCENE V.

ABRADATE, TIRIDATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontés implorer une grace.
Mes malheurs, mes transports excusent mon audace...
(*Se jettant à ses pieds.*)
Me sera-t-il permis, Seigneur...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Non, arrêtez!

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutés?
Ne pourrai-je à vos pieds?...

TIRIDATE.

Levez-vous; je l'ordonne!
Plus que tous mes malheurs, votre respect m'étonne.
Je le crains; il m'offense, et je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus!

ABRADATE, *se relevant.*

Quel funeste projet! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir m'entendre?
De quoi suis-je coupable? Expliquez-vous, Seigneur;
Car lorsque je vous vois détruire mon bonheur
Je n'en accuse point un bizarre caprice.
Quand vous me haïssez vous me rendez justice;
Je le crois; mais je jure, à la face des Dieux:
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux!

Je ne le connois point ce déplorable crime
Par qui j'ai perdu tout, en perdant votre estime!

TIRIDATE.

Elle n'est point perdue.

ABRADATE.

Ah! puis-je m'en flatter?

TIRIDATE.

Lorsque je le confesse en devez-vous douter?

ABRADATE.

Dieux! que de sentimens opposés l'un à l'autre!
Terminez, à la fois, et mon trouble et le vôtre:
Ils durent trop long-tems. Parlez, Seigneur, parlez.
Pourquoi m'estimez-vous lorsque vous m'immolez?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte légitime
Lorsque je vous parois digne de votre estime?

TIRIDATE, *à part, et en versant des pleurs.*

Que ce discours m'accable, hélas!

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs?
Ah! j'ose me flatter que, malgré votre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne,
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisés,
Vous déplorez l'état où vous me réduisez!
Votre ame aux cruautés n'est point accoutumée;
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée.
Elle reçut du Ciel un penchant généreux
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux...
Que dis-je? Je suis seul, entre un peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point facile et pitoyable;

Je suis seul à m'en plaindre. Enfin dans les climats
Où la gloire a conduit vos desseins et vos pas,
Tout sentit vos bienfaits, après votre clémence ;
Un plein bonheur par-tout suivit votre présence.
De vos moindres vertus les Peuples enchantés
Au devant de vos loix couroient de tous côtés !
Rappelez...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est donc fait ? suivons la fureur qui m'enflamme ;
Mon amour, désormais réduit au désespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir.
Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne vois qu'un remede ;
C'est la mort, et j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez !

ABRADATE.

Eh ! comment
Vivrai-je pour sentir un éternel tourment ?
Je ne puis !

TIRIDATE.

Je le veux... Armez-vous de courage.
Prince, dispensez-moi d'en dire davantage.
Vos malheurs sont du sort d'inévitables coups ;
Peut-être voudra-t-il suspendre son courroux.
Cependant, loin de moi portez votre infortune.
Votre plainte m'aigrit, votre aspect m'importune.

Vivez : je vous l'ordonne ; et sur-tout, désormais
Gardez-vous devant-moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéirai, Seigneur... Mais quel affreux supplice !
(*Appercevant entrer Erinice.*)
Il le faut, toutefois... Ciel ! je vois Érinice.
Que sa vue à mon cœur cause un trouble puissant !

TIRIDATE, *à part.*

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent !

SCENE VI.

ÉRINICE, TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE, *à Erinice.*

MADAME, ma douleur ne peut plus se contraindre.
Si vous la partagez, c'est à vous de vous plaindre.
Faites qu'à votre sort mes jours puissent s'unir,
Ou souffrez que j'évite un funeste avenir...
Adieu... Puissent vos pleurs attendrir votre frere !...
(*A Tiridate.*)
Seigneur, si rien ne peut fléchir votre colere,
Mon exil ou ma mort rempliront votre espoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

TIRIDATE, ÉRINICE.

ÉRINICE.

C'est donc là le succès qu'ont obtenu mes larmes ?
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ?
Car, malgré votre haine, il faut le déclarer,
Mon cœur d'avec le sien ne se peut séparer.
L'amour les a serrés d'une si forte chaîne
Que leur désunion porte une mort certaine ;
Mes jours sont attachés à des liens si doux.

TIRIDATE.

Eh ! ne mourrai-je point s'il devient votre époux ?

ÉRINICE.

Vous, mon frere ?

TIRIDATE.

Ah ! laissez ce nom qui m'importune,
Ce nom qui fait, lui seul, toute mon infortune ;
Ce nom par qui mes vœux sont toujours traversés,
Ce nom qui me confond, quand vous le prononcez !

ÉRINICE.

Ah ! Ciel !

TIRIDATE.

Hélas ! pourquoi le sort impitoyable
Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable ?

Pourquoi d'un même sang et dans les mêmes lieux
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux,
Et pourquoi dans le sein d'une terre étrangere,
Inconnue à l'Asie, inconnue à mon pere,
Où vos divins appas auroient pu se cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher?
Que par ce prix alors ma valeur animée
Auroit de mes exploits chargé la renommée!

ÉRINICE.

Que pense en ce moment votre esprit agité?
Est-ce une vaine erreur, est-ce une vérité?
Quel crime! quelle horreur me faites-vous entendre?

TIRIDATE, *à part.*

Qu'ai-je fait, malheureux! n'ai-je pu me défendre?...
C'est ma sœur qui me parle... Ah! grands Dieux! qu'ai-je dit?
Je rappelle, en tremblant, mes sens et mon esprit!...
Je regarde... je songe... et tout me désespere...
(*A Erinice.*)
Ma sœur... Que ce silence exprime de colere!
Il m'est donc échappé ce secret odieux?
Mais sachez par quel sort il éclate à vos yeux.
Je partois triomphant de vos premieres larmes;
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes.
En proie à mes tourmens, sans espoir d'en guérir,
Je courois dans l'exil les pleurer et mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire
Je finisse ma course avec toute ma gloire;

Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs,
Et je n'ai pu deux fois résister à vos pleurs!

ÉRINICE.

Je frémis!

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices?
Ainsi justifiez toutes mes injustices,
Et croyez que, contraint à pousser des soupirs,
Je meurs sans espérance et même sans desirs...
(*A part.*)
Je vous atteste, ô Dieux!... Votre puissance entiere
N'a pu de ma raison éteindre la lumiere.
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ai conservé toujours un avantage égal.
Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise,
Du moins, ma volonté n'y fut jamais soumise...
(*A Erinice.*)
Mais ce n'est point assez pour me justifier:
La surprise est un crime; il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes le demandent;
Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunés qui pourroient m'imiter.
De vos yeux indignés la colere m'anime:
Je crains, en les voyant, de faire un nouveau crime;
Mais je ne craindrai plus de les voir désormais,
Puisque les miens enfin se ferment pour jamais...
(*Tirant un poignard, dont il veut se percer.*)
Voyez couler mon sang, au gré de votre envie!...

ÉRINICE, *le retenant.*

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie !...
Arrêtez, malheureux ! ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune, à voir votre trépas !

TIRIDATE.

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle ?

SCENE VIII.

ARTABAN, TIRIDATE, ÉRINICE.

ARTABAN, *à part.*

Que vois-je ? Dieux puissans !... Quel étrange spectacle ?

ÉRINICE.

Ah ! mon frere, est-ce vous que je vois en ces lieux ?...
(*Lui montrant Tiridate.*)
Prenez soin de ce Prince.
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

EN croirai-je mes yeux ?
Quels transports, quels projets la douleur vous suggere!
Que dois-je soupçonner ?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié, mon frere,
Ne me regardez pas ! . . . Je vous fuis.

(*Il sort.*)

SCENE X.

ARTABAN, *seul.*

QUELLE horreur !
Sauvons-le, toutefois; prévenons sa fureur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉRINICE, *seule.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine;
En cent lieux différens mon désespoir m'entraîne.
Où puis je m'enfermer ? Quel exil, quels déserts
Déroberont ma honte aux yeux de l'univers?
Qu'ai-je ouï ? quels transports, quels desirs, quelle flamme,
Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame?
Mon frere est mon amant ! Il me l'a dit... Hélas!
A quoi destinois-tu, Ciel! mes tristes appas ?...
Et toi Divinité que l'Orient révere,
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere ?
Exécrable projet d'un Prince criminel !...
Mais, suis-je moins coupable ?... Ah ! souvenir cruel!
Seule entre deux amis je fais naître la haine;
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine !
Je détruis les vertus, j'efface les exploits
D'un Héros, jusqu'ici le modele des Rois !
Je remplis cette Cour de tumulte et d'alarmes...
Dieux ! faut-il à ce prix acheter quelques charmes ?

SCENE II.

ARTABAN, ÉRINICE.

ARTABAN.

MA sœur, je viens peut-être augmenter vos douleurs.
Mais ne nous flattons plus de cacher nos malheurs.
Leur bruit déja par-tout commence à se répandre.
La fiere Talestris, qui vient de les apprendre,
Semble se préparer à s'éloigner de nous.
Que n'entreprendra point son amour en courroux?
Elle ira publier la honte de mon frere.
Quels seront ses transports, et que dira mon pere?

ÉRINICE, *appercevant Arsace.*

(*A part, en se préparant à sortir.*)

Je le vois.... Je crains trop de m'offrir à ses yeux.
Précipitons mes pas pour sortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine et ma crainte mortelle.

SCENE III.

ARSACE, GARDES, ARTABAN, ÉRINICE.

ARSACE, *à Erinice, qu'il apperçoit sortir à son arrivée.*

MA fille, où courez-vous?

(*Erinice sort.*)

SCENE IV.

ARSACE, GARDES, ARTABAN.

ARSACE, *à part.*

Mars en vain je l'appelle !
Quel désordre en ces lieux fait mépriser mes loix? ...
(*A Artaban, qu'il voit prêt à sortir aussi.*)
Artaban, demeurez; reconnoissez ma voix....
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprévue,
Quel trouble, quel effroi frappe par tout ma vue ?
De ma rencontre ici, vous-même, épouvanté,
Mon fils, de quelle crainte êtes-vous agité ?
Les yeux noyés de pleurs j'ai vu fuir Érinice !
Elle a vu Tiridate... Auroit-il l'injustice,
Haïssant son amant, de la haïr aussi?
Vous le savez, parlez; j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Eh ! plût au Ciel, Seigneur, qu'il haït Érinice!...
Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse
Cherchez d'autres que moi pour vous en informer.
C'est à moi de le plaindre et non de l'opprimer !

ARSACE.

Que s'est-il donc passé que vous n'osiez me dire ?
D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?
Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter.
Tout aide à m'en convaincre, et rien à me flatter. ..

Mais, Dieux! à son amour quel autre objet l'enleve ?
Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve.
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs,
Son étude à cacher son trouble et ses malheurs,
Pour l'amant de sa sœur sa haine inexorable,
Sa langueur; tout fait naître un soupçon qui m'accable!
Mon aveuglement cede à de tristes clartés!
Que je crains d'entrevoir d'horribles vérités!...
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Érinice?

ARTABAN.

Ne cherchez point, vous-même, à vous faire un supplice,
En voulant pénétrer, Seigneur, dans des secrets
Qui ne vous offriront que d'odieux objets!
La crainte d'attirer votre juste colere
Aux termes du devoir ramenera mon frere.
Laissez agir sur lui la raison et le tems.

ARSACE.

Ah! vous m'en dites trop, mon fils; je vous entends.
Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable?
D'un opprobre éternel Tiridate m'accable?...
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon courroux
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous!
(*Appercevant Talestris.*) (*Aux Gardes.*)
Bientôt... Talestris vient... Qu'on cherche aussi ma fille;
Que ma justice éclate aux yeux de ma famille.
(*Un Garde sort.*)

SCENE V.

TALESTRIS, BARSINE, ARSACE, ARTABAN; GARDES.

ARSACE, *à Talestris.*

MADAME, venez-vous d'un pere malheureux
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus rigoureux?
Venez-vous contre un fils me demander vengeance?
J'en atteste le Ciel et les Dieux qu'il offense,
Vous l'obtiendrez! Heureux si je puis, en effet,
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait!
Je ne suis plus son pere.

TALESTRIS.

Et moi, désespérée,
De ses malheurs, des miens, des vôtres pénétrée,
Je suis toujours pour lui ce que je fus jadis,
Quand mes vœux se bornoient à l'hymen de ce fils.
Je le trouve toujours, Seigneur, malgré son crime,
Digne de ma pitié, digne de mon estime.
Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa foi,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour moi:
Un trop noir ascendant tyrannisoit son ame.
Il brûloit, malgré lui, d'une funeste flamme,
Que les Dieux irrités allumoient dans son cœur,
Et dont, malgré leur haine, il fut long-tems vainqueur.
Souffrez que je le voie; et, s'il faut qu'il périsse,
Qu'il connoisse, du moins, que je lui rends justice,

Que, sans lui reprocher les pleurs que je répands,
Contre un pere irrité, seule, je le défends,
Et m'apprête à mourir, fidelle à sa mémoire,
Si tout mon sang versé peut lui rendre sa gloire!

ARSACE.

Ah! que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux, l'ingrat qui vous a pu trahir!
Madame, vos bontés si mal récompensées,
Jamais de mon esprit ne seront effacées.

SCENE VI.

ÉRINICE, ORASIE, ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE, GARDES.

ÉRINICE, *à Arsace.*

Vos ordres absolus m'appellent en ces lieux;
J'obéis... Mais plutôt chassez-moi de vos yeux,
Seigneur; et que les miens, de tant de maux coupables
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables.
Un éternel exil est tout ce que j'attends!

ARSACE.

Ah! loin de vous bannir, ma fille, je prétends
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate!
Je veux qu'il soit témoin du bonheur d'Abradate...
(*A part, en appercevant entrer Mitrane.*)
Mitrane!...

SCENE VII.

MITRANE, ARSACE, ARTABAN, ÉRINICE, TALESTRIS, ORASIE, BARSINE, GARDES.

ARSACE, *à Mitrane, qu'il voit tout en pleurs.*

MAIS, ces pleurs dont vos yeux sont remplis
Ne doivent point couler pour un indigne fils!

MITRANE.

Vous-même, ne pourriez refuser de le plaindre,
Si vous saviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre!
Si de son repentir vous voyiez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords!

ARSACE.

Que voulez-vous me dire et que fait Tiridate?

MITRANE.

Je l'ai laissé, Seigneur, gardé par Abradate,
Qui lui rend tous les soins d'une tendre amitié.
Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir, soit pitié,
Plus que vous, à sa vue accablé de tristesse,
Ce Prince généreux dans son sort s'intéresse.

ARTABAN, *à part.*

Ah! frere infortuné!

TALESTRIS, *à Mitrane.*

Que fait-il, justes Dieux!

MITRANE.

Je l'ai suivi tantôt au sortir de ces lieux.
D'abord, s'enfermant seul, il se cache à ma vue.

J'approche, malgré lui : « Ta présence me tue,
» Laisse-moi, m'a-t-il dit. Pourquoi me venir voir ?
» J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir.
» J'ai sacrifié tout à ma honteuse flamme,
» Aux noirs égaremens, aux transports de mon ame :
» Ma sœur les a connus. Quels criminels jamais
» Ont signalé leur nom par de plus grands forfaits ?
» Ah ! pour renouveller les fureurs de Cambyse
» Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise !
» Après avoir tenté de séduire ma sœur,
» Il ne me restoit plus qu'à lui percer le cœur ! »
A ces mots, n'osant plus soutenir la lumiere,
Il détourne les yeux et ferme la paupiere.
Des reproches secrets que lui fait sa vertu,
Son esprit accablé, son corps même abbatu...
Il demeure immobile, il frémit, il s'égare.
Une aveugle fureur de son ame s'empare.
Défiguré, saisi d'un morne désespoir,
Il releve sur moi ses regards, sans me voir.
Il parle, et ne tient plus que des discours sans suite.
Malgré ma résistance, il veut prendre la fuite,
Cherchant, sans le trouver, le chemin de ces lieux.
La terreur et la mort sont peintes dans ses yeux.
J'ignore quels objets lui présente son ame ;
(*A Talestris.*)
Mais il nomme Érinice... et vous aussi, Madame.
Tout pleure, tout observe un silence profond.
A ses cris redoublés ce Palais seul répond.
Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire
Pour ne pas mériter la pitié de son pere.

ARSACE, *à Talestris, à Erinice et à Artaban.*

Je voulois le punir ; vous en êtes témoins ? ...
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins ;
Je le vois... Toutefois, si le crime est horrible,
Que la punition, justes Dieux ! est terrible...
Mais il vient... Sa fureur semble l'avoir quitté.

SCENE VIII.

TIRIDATE, ABRADATE, TIMAGENE, ARSACE, ARTABAN, ÉRINICE, TALESTRIS, ORASIE, BARSINE, MITRANE, GARDES.

TIRIDATE, *à part.*

OU suis-je ? Quel spectacle ici m'est présenté !
Artaban, Talestris, Érinice, mon pere...
Que leur dirai je ?... O Ciel ! je ne puis que me taire !

TALESTRIS, *à part.*

Que cet objet m'afflige, et m'inspire d'effroi ! ...
(*A Tiridate.*)
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au Roi ?

TIRIDATE.

Eh ! Madame, quel soin prenez-vous d'un coupable ?...
(*A Arsace.*)
Seigneur, je n'attends point qu'un regard favorable
Tombe encor, par pitié, sur un indigne fils.
Mes crimes ont été trop long-tems impunis ;
Vengez-vous !

ARSACE.

Ah ! mon fils ?

TIRIDATE.

Hélas ! le suis-je encore ?
Mon amour, ma fureur, mon nom vous déshonore !

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toi !

TIRIDATE.

Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi !...
(*A part.*)
O souvenir fatal !

TALESTRIS.

Éloignez-en l'image !

TIRIDATE.

Ses traits toujours présens accablent mon courage !
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens !...
(*A part.*)
Je perds tout en un jour, Dieux ! par votre colere,
L'estime des mortels, l'amitié de mon pere,
Ma gloire, ma raison et même ma fureur,
Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur !

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs et vos erreurs passées,
Que déja vos remords n'ont que trop effacées !

TIRIDATE.

Ah ! mon frere, la mort les effacera mieux.
Je la sens qui s'approche, et j'en rends grace aux Dieux !

TALESTRIS.

Non, vivez pour régner.

ARSACE, *à Tiridate.*

C'est moi qui t'en convie,
Mon fils!

TIRIDATE.

Je n'ai, Seigneur, plus de part à la vie!

MITRANE.

Quoi donc?...

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Dans les momens que j'ai passés sans toi,
Par un heureux poison, j'ai disposé de moi:
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah! Seigneur!

ARTABAN.

O mon frere!
Hélas! qu'avez-vous fait?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire.
Perdu, désespéré, honteux de mes fureurs,
La mort seule pouvoit me secourir... Je meurs...
(*A Talestris.*)
Indigne de vos vœux, dans mon destin funeste,
Madame, de mes jours j'ai dû trancher le reste.
Mon frere, plus heureux et plus digne de vous,
En assurant la paix, deviendra votre époux....
(*A Artaban.*)
Oui, Prince, c'est à vous de consoler mon pere.
Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.
Régnez. De vos exploits les Parthes amoureux,
Recevront, avec joie, un Roi si généreux.

Seu

Seul digne fils d'Arsace, il faut que son Empire
Soit le prix des vertus que son sang vous inspire....
(*A Erinice.*)
Ma sœur.... car, étant près d'aller devant les Dieux,
J'ose vous regarder et ne crains plus vos yeux;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate:
(*A Abradate.*)
Oubliez-moi.... Pour vous, généreux Abradate,
Jouissez d'un bonheur par ma mort affermi;
Enfin souvenez-vous que je meurs votre ami!

ABRADATE.

Ah! Seigneur, je voudrois par tout mon sang....

TIRIDATE, *l'interrompant.*

Ce zele
Fait rougir un ami qui vous fut infidele.
Je ne mérite pas des soins si généreux.
Je meurs; par mon trépas vous vivrez tous heureux.
Conservez seulement une digne mémoire
D'un Prince infortuné, qui s'immole à sa gloire.
(*A Mitrane.*)
Je n'exige plus rien.... Cher Mitrane, aide-moi...
Dans mes derniers momens je ne veux voir que toi.
(*Il sort, avec Mitrane, qui le soutient.*)

SCENE IX et derniere.

ARSACE, ARTABAN, ÉRINICE, TALESTRIS, ABRADATE, ORASIE, BARSINE, TIMAGÈNE, GARDES.

ARSACE, *à part.*

AH! Dieux!

ARTABAN, *à part.*

Que je le plains!

TALESTRIS, *à part.*

Que sa perte m'accable!

ABRADATE, *à part.*

Quel bonheur à ce prix peut nous être agréable?

FIN.